This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY

Mol 855.11.3

MOLIÈRE COLLECTION

Harvard College Library

FROM THE LIBRARY OF

FERDINAND BÔCHER, A.M.

INSTRUCTOR IN FRENCH, 1861–1865
PROFESSOR OF MODERN LANGUAGES, 1870–1902

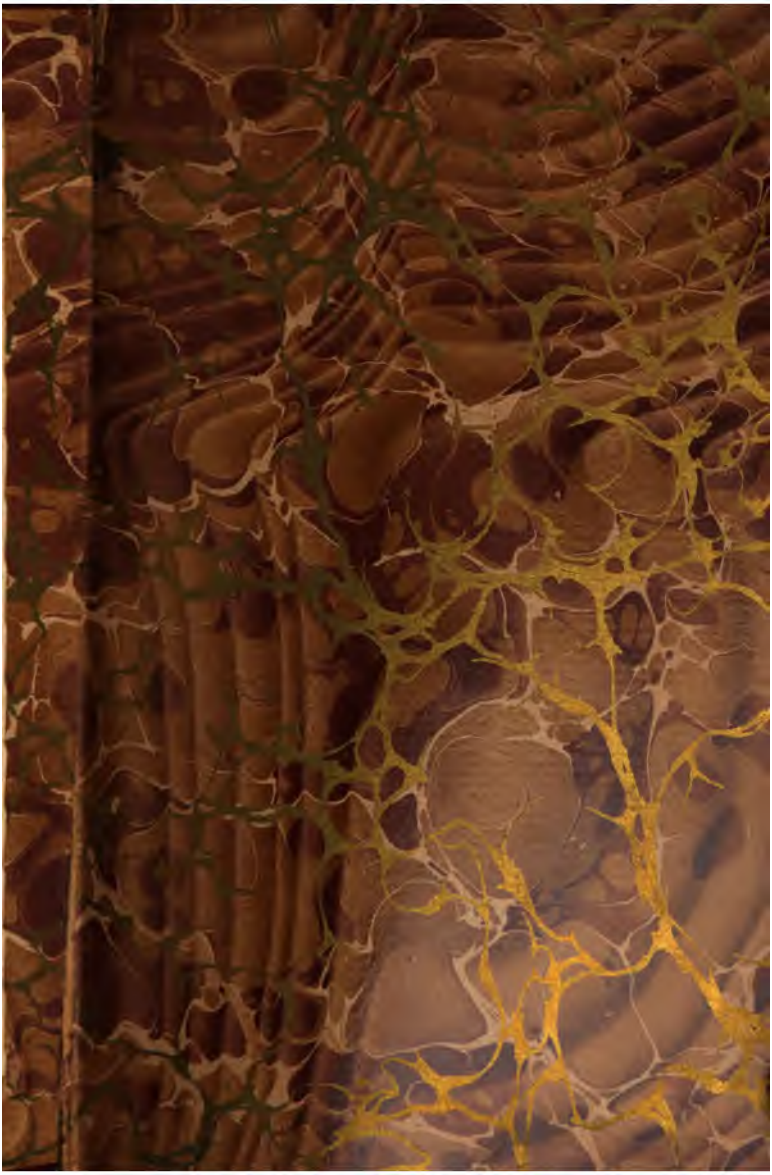
GIFT OF

JAMES HAZEN HYDE

OF NEW YORK

(Class of 1898)

Received April 17, 1903



Mol 855.003
VIII
HARVARD COLLEGE LIBRARY
BREPIN FUND

# LA FOLLE QUERELLE

OU LA CRITIQUE D'*ANDROMAQUE*

PARIS

*Nouvelle Collection Moliéresque*

M DCCC LXXXI

*NOUVELLE COLLECTION MOLIÉRESQUE*

---

VIII

# LA FOLLE QUERELLE

## TIRAGE

| | | |
|---|---|---|
| 300 exemplaires | sur papier vergé | (nos 41 à 340). |
| 20 | — sur papier de Chine | (nos 1 à 20). |
| 20 | — sur papier Whatman | (nos 21 à 40). |

340 exemplaires, numérotés.

No 326.

# LA FOLLE QUERELLE

OU LA

## CRITIQUE D'*ANDROMAQUE*

COMÉDIE

ATTRIBUÉE A MOLIÈRE ET A SUBLIGNY

AVEC UNE PRÉFACE

PAR

LE BIBLIOPHILE JACOB

PARIS

*LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES*

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXI

Mod 855.11.3

1092
12

Harvard College Library
From the Library of
Ferdinand Bôcher
Gift of James H. Hyde
April 17, 1903

# PRÉFACE DE L'ÉDITEUR

Il *nous aurait suffi sans doute de renvoyer le lecteur à l'excellent et précieux recueil que M. Victor Fournel a publié sous le titre des* Contemporains de Molière (*Paris, Firmin-Didot*, 1869-75, 3 *vol. in*-8), *dans lequel* la Folle Querelle *a été réimprimée* in extenso (*tome III, pages* 482-544), *avec une intéressante notice sur Subligny, si nous n'avions pas en vue la collaboration, incontestable selon nous, de Molière, dans cette comédie, ce que M. Victor Fournel n'a pas supposé probable ni même possible. Son ingénieuse discussion, d'ailleurs, ne porte pas de ce côté-là, et il s'en est tenu à l'opinion dédaigneuse émise dans une note de l'*Histoire du Théatre François, *des frères Parfaict* (*tome X, page* 280) : « *On dit que M. Racine fut du nombre de ceux qui*

*crurent cette pièce de Molière, et qu'il pensa se brouiller avec lui à ce sujet. Cependant rien ne ressemble moins au style et au talent de Molière. » Voilà le point important, qui nous paraît devoir appeler notre attention.*

*La véritable brouille de Molière avec Racine ne date pas, comme on l'a dit souvent, du mauvais procédé de ce dernier, qui retira brusquement sa tragédie d'*ALEXANDRE *du théâtre du Palais-Royal, pour la porter au théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, où elle réussit avec éclat, tandis qu'elle avait été accueillie assez froidement sur la scène de Molière. Ce fut une cause d'éloignement entre les deux auteurs, mais non une rupture complète.* ALEXANDRE, *joué la première fois au Palais-Royal le* 11 *décembre* 1665, *n'avait eu que dix représentations. « Le mesme jour* (18 *décembre* 1665), *dit la Grange, la Troupe fust surprise que la mesme pièce d'*ALEXANDRE *fust jouée sur le théastre de l'Hôtel de Bourgogne. Comme la chose s'estoit faite de complot avec M. Racine, la Troupe ne crust pas devoir les parts d'autheur audit M. Racine, qui en usoit si mal que d'avoir donné et fait apprendre la pièce aux autres Comédiens. » On cessa donc de jouer la pièce au Palais-Royal après la représentation du* 27 *décembre. On n'est pas bien d'accord sur les motifs qui avaient décidé Racine à commettre un acte d'ingratitude et d'indélicatesse à l'égard de Mo-*

*lière qui lui avait témoigné d'abord tant de sympathie et de bienveillance. D'après la version du* FURETIERANA, *ce seraient les amis de Racine qui lui auraient conseillé de ne pas donner sa tragédie à une « Troupe qui ne sait jouer que le comique ». Mais la Gazette en vers de Robinet dit formellement que cette tragédie aurait été jouée* à la fois *sur les deux théâtres, sept jours après la première représentation qui avait eu lieu d'abord au Palais-Royal. Quant à la retraite de Racine, avec sa pièce, qu'il donna et fit apprendre aux comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, pendant que Molière la faisait monter sur son théâtre, cette retraite brusque et malhonnête fut certainement le résultat d'un complot entre lui et Mlle du Parc. Il l'aimait et il en était aimé ; il était jaloux de Molière, qui aimait aussi cette belle comédienne et qui la retenait dans sa Troupe par un engagement qu'elle ne put rompre qu'à la fin de l'année théâtrale de* 1666, *c'est-à-dire le* 29 *mars* 1667. *La Grange ajouta depuis cette note dans son Registre : « Mlle du Parc a quitté la Troupe et a passé à l'Hôtel de Bourgogne, où elle a joué* ANDROMAQUE *de M. Racine. »* Et voilà la guerre allumée! *dit la Fontaine, dans sa fable des* DEUX COQS.

*Racine était donc en pleine possession de sa maîtresse quand il fit représenter* ANDROMAQUE, *où Mlle du Parc jouait le principal rôle et con-*

*tribua beaucoup au succès de la pièce. La première représentation eut lieu le* 18 *novembre* 1667, *suivant les conjectures des frères Parfaict. C'est seulement le* 25 *mai* 1668 *qu'on représenta la* CRITIQUE D'ANDROMAQUE *au théâtre du Palais-Royal, et cette comédie ne fut* achevée d'imprimer *que le* 22 *août, sous le titre de* LA FOLLE QUERELLE, OU LA CRITIQUE D'ANDROMAQUE. *Elle avait obtenu un succès qui dura plus longtemps qu'on ne pouvait l'espérer, car elle fut représentée vingt-huit fois jusqu'au dimanche* 9 *décembre, où elle produisit une recette de* 400 *livres, grâce à la comédie de* GEORGES DANDIN, *qu'on jouait aussi ce jour-là. La plupart des autres représentations, où la pièce attribuée à Subligny accompagnait ordinairement une comédie de Molière, n'avaient donné que des recettes très inférieures à la dernière. Le bruit que cette pièce avait fait dans sa nouveauté s'était répandu hors du théâtre, et provenait des circonstances accessoires qui avaient précédé et amené son apparition sur le théâtre de Molière. Personne n'ignorait que Molière et Racine étaient brouillés irrévocablement, et la représentation de* LA CRITIQUE D'ANDROMAQUE *avait mis en évidence les causes réelles de cette brouille. Ce n'étaient plus deux poètes rivaux, mais deux amants jaloux qui se trouvaient en présence, Molière et Racine, Oreste et Pyrrhus, se disputant le cœur d'Andromaque et de Mlle du Parc. On n'eut*

*pas de peine à croire que Molière était l'auteur de la pièce qu'il avait mise sous le nom de Subligny; Racine le crut le premier et ne manqua pas de le dire partout. C'est ainsi que* LA CRITIQUE D'ANDROMAQUE, *jouée le* 25 *mai* 1668, *devint* LA FOLLE QUERELLE *sur le titre de l'édition imprimée le* 22 *août.*

*Robinet avait annoncé, dans sa lettre en vers du* 12 *mai, la représentation de cette comédie nouvelle :*

Envoyons donc la guerre paître,
Et ne parlons plus de combats,
Qui n'ont aussi gueres d'appas
S'ils ne sont combats de ruelles
Entre les galants et les belles,
Ou d'aimables conflits d'esprit,
Tel que nagueres on m'apprit.
Sur le poème d'ANDROMAQUE,
Où, sans faire tique ni taque,
Sinon que de bec seulement,
Chacun en dit son sentiment.
Or une plume fine et belle,
Sous le nom de FOLLE QUERELLE,
En a fait même le sujet
(Qu'on tient bien tourné tout à fait)
D'une petite comédie
Aussi plaisante que hardie,
Et qu'enfin la Troupe du Roi
Donnera vendredi, je croi.
Comme on aime ce qui fait rire,
Surtout en critique et satire,
Dieu sçait comme en foule on ira,
Notamment sur ce qu'on sçaura
Que la piece qu'on examine
Est l'ANDROMAQUE de Racine.

La Folle Querelle, *représentée le* 25 *mai avec* Rodogune, *de Corneille, ne donna pourtant qu'une recette de* 202 *livres* 10 *sous, mais elle réussit assez bien pour que Robinet pût dire le lendemain, dans une lettre du* 26 *mai :*

> Je certifie aux curieux,
> Que la Folle Querelle est à present jouée
> Et mesme grandement louée;
> Mais, pour le sçavoir mieux, qu'ils aillent sur les lieux.

*Les échos des coulisses eurent bientôt fait succéder le nom de Molière à celui de Subligny, et dès lors personne ne douta, dans le monde dramatique et littéraire, que Molière ne fût, du moins pour la plus grande part, l'auteur de* la Folle Querelle, *qui avait encore sur les affiches le seul titre de* la Critique d'Andromaque.

« *Cette comédie, dit Subligny dans la préface de la pièce imprimée, a diverty assez de monde, dans le grand nombre de ses représentations, et elle a mesme assez plû à ses ennemis, pour borner la vengeance qu'ils en ont prise à publier que le plus habile homme que la France ait encore en ce genre d'escrire en estoit l'autheur, je veux dire M. de Molière, et qu'il n'y avoit rien de moy que mon nom.* » *L'opinion publique refusait même à Subligny le mérite d'une modeste collaboration, car on avait, pour ne pas l'admettre, les analogies frappantes que le style de cette pièce*

*présente avec le style de Molière. « Deust-on ne trouver plus ma comédie si belle, dit encore Subligny, je fais conscience d'exposer davantage cet homme illustre aux reproches que méritent, à ce qu'on dit, les faiseurs de Critiques. C'est donc moy qui ay fait le crime. » Cette déclaration, si formelle qu'elle soit, n'est pas faite pour nous convaincre : car Subligny prétend avoir imité la manière de Molière, afin de justifier la ressemblance caractérisée du style de* LA FOLLE QUERELLE *avec celui des comédies de Molière. « J'ay tasché seulement, dit-il, à le commettre (le crime de critiquer* ANDROMAQUE*) de l'air dont M. de Molière s'y seroit pris, parce que sa manière d'escrire me plaît fort; que je voudrois toujours l'imiter, si j'avois à travailler pour la scène, et que mesme, si l'envie m'en prend quelque jour, je le prieray hardiment de me donner de ses leçons. »*

*Le reste de la préface vise au même but que la pièce elle-même : c'est une critique à fond de train, souvent très juste et très raffinée, des fautes de style qu'on peut découvrir dans la tragédie d'*ANDROMAQUE*, et cette critique a trop de portée, à notre avis, et aussi trop d'autorité, pour être d'un écrivain qui ne s'était fait connaître que par des gazettes en vers et qui n'eût pas préludé à de rudes attaques par cet éloge exagéré de l'ouvrage de Racine : « Je fus charmé, dit-il, à la première représentation de l'*ANDROMAQUE *; ses beau-*

*tez firent sur mon esprit ce qu'elles firent sur ceux de tous les autres, et, si je l'ose dire, j'adoray le beau génie de son autheur, sans connoistre son visage : le ton de son esprit, la vigueur de ses pensées et la noblesse de ses sentiments m'enlevèrent en beaucoup d'endroits, et tant de belles choses firent que je luy pardonnay volontiers les actions peu vraysemblables ou peu régulières que j'y avois remarquées. » On ne croirait pas que ce début si louangeur mène droit à une critique implacable, laquelle ne peut venir que d'un maître sévère et prévenu, qui prend à partie le jeune auteur d'*ANDROMAQUE, *tout en proclamant que* la France a intérest de ne point arrêter au milieu de sa carrière un homme qui promet visiblement de lui faire beaucoup d'honneur. *S'il avoit, ajoute-t-il, s'il avoit observé, dans la conduite de son sujet, de certaines bienséances qui n'y sont pas, s'il n'avoit pas fait toutes les fautes qui y sont contre le bon sens, je l'aurois déjà égalé, sans marchander, à nostre grand Corneille. » Il est difficile de ne pas reconnaître la main et le ressentiment de Molière dans cette préface, où il semble avoir accumulé les plus amères critiques, dont il n'avait pu faire usage dans le cours des trois actes de* LA FOLLE QUERELLE.

*Le sujet de cette comédie est peu de chose, quoique très favorable à des discussions littéraires et grammaticales sur la pièce de Racine.*

*Éraste doit épouser Hortense, qui ne l'aime pas, parce qu'elle aime Lisandre; mais sa mère, Sylviane, a décidé ce mariage. Hortense entame une* folle querelle *avec son* accordé, *au sujet d'*ANDROMAQUE, *qu'elle critique sans pitié et même avec exagération, tandis que celui-ci se fait à tout propos le prôneur passionné et peu intelligent de la pièce en vogue. Telle est* la folle querelle *qui se poursuit pendant trois actes, et dans laquelle l'avantage finit par rester à Hortense, laquelle congédie le* contredisant, *qui s'est rendu insupportable à tout le monde en défendant si mal* ANDROMAQUE, *que sa maîtresse attaquait si bien. Un pareil sujet est bien léger et paraît peu attachant, mais cependant il a été traité d'une façon ingénieuse et spirituelle; il sert merveilleusement de prétexte à des critiques cruelles de l'œuvre de Racine, à travers des scènes amusantes et bien trouvées, que rehausse partout un excellent style comique. Il est possible que Subligny ait imaginé le cadre de la pièce et qu'il en ait esquissé quelques scènes, mais assurément c'est Molière qui a corrigé et remanié le tout, en y laissant l'empreinte de son style et de son dialogue comique.*

*Voyez ce portrait de la Vicomtesse, « qui a laissé perdre quarante mille livres de rente depuis son veuvage pour ne vouloir songer qu'à des avantures de Romans; qui, quand elle va chez*

*les avocats ou les procureurs, souhaite qu'ils ne soyent pas chez eux, de peur de parler d'affaires, et qui croit avoir gagné un empire quand elle ne les a pas trouvez, sans songer que c'est sa ruine.* » *Ajoutez à cela cette piquante anecdote sur cette romanesque personne :* « *On la vint exécuter, ces jours passez, pour ses dettes, et, pendant qu'on détendoit sa tapisserie, Madame estoit encore dans son lit, qui disoit aux sergents :* Faites tout doucement et ne m'éveillez pas. » *Puis, le personnage d'Eraste, dépeint par la femme de chambre d'Hortense : Cet Eraste,* « *qui est l'homme du monde le plus contredisant, s'avise de faire le bel esprit chez nous, depuis qu'il se mesle d'aller à la Comédie et que, quand Madame dit son avis, il prend le parti contraire à tort et à travers, quoyqu'on sçache bien que ce soit la chose dont il puisse le moins parler et qu'il s'y connoisse moins qu'à de l'hebreu.* » *N'est-ce pas le style de Molière?*

*Écoutons maintenant la Vicomtesse, qui soutient que tout est admirable dans l'*ANDROMAQUE : « *C'est peut-estre la tragédie où toutes choses sont de meilleur exemple, et j'y songeois encore hier en rendant visite à une petite provinciale fort au-dessous de ma qualité, qui eut l'insolence de m'attendre dans sa chambre et sur un siège, au lieu de venir au-devant de moy. Hélas! dis-je, cela est bien éloigné de l'honnesteté de Pirrhus,*

*qui, loin de souffrir qu'on amène Oreste à son audience, le va chercher où il est, pour sçavoir le sujet de son ambassade.* » *Ce à quoi reprend Alcipe avec infiniment de malice :* « *Je n'ay point encore veu de gens qui n'aient ry à cette pièce, lorsque Pirrhus y vient dire à Oreste :* Je vous cherchois partout, Seigneur, *au lieu de le mander dans son cabinet.* » *On ne parloit, au reste, que d'*ANDROMAQUE *dans la maison d'Hortense :* « *J'en ay tellement la teste estourdie depuis hier, dit la femme de chambre Lise, que je crois que je n'entendray parler d'autre chose. Cuisinier, cocher, palfrenier, laquais et jusqu'à la porteuse d'eau, il n'y a personne qui n'en veuille discourir ; je pense mesme que le chien et le chat s'en mesleront si cela ne finit bientôt.* »

*Les mots, les phrases, les boutades dans les goût de Molière, se montrent à chaque page dans la pièce :* Acte II, Scène VIII. LA VICOMTESSE, à César, son valet. *Hé bien, monsieur le coquin, où estoient donc mes gens quand j'ay voulu rentrer chez moy ?* — CÉSAR. *Peut-estre que je dormois, Madame.* — LA VICOMTESSE. *Je vous apprendray, petit sot...* — Scène IX. LA VICOMTESE. *J'aime tant la bonne foy de cette pauvre vefve* (Andromaque), *quand elle fait son testament et qu'elle confie Astianax à sa suivante, avant que de se tuer !* — ERASTE. *Hé bien ! Madame, il y a des impertinens qui ont blasmé cela.* — LA VICOMTESSE. *Je le sçais. Il y eut*

*une petite créature qui trouva hier l'endroit délicat : « Si j'avois esté, dit-elle, à la place d'Andromaque, j'aurois voulu coucher deux ou trois nuits avec Pirrhus, afin qu'il permist à Cephise de disposer de mon fils aprés ma mort. » L'impertinente !* — ERASTE. *Donc, Madame, si elle eût fait cela, l'envie de se tuer ne luy seroit peut-estre pas demeurée, et cela auroit gasté sa vertu... » C'est dans cette plaisante scène que Langoumois veut avertir son maître d'un complot qui l'intéresse au plus haut degré, et ne parvient pas à se faire écouter, tant le débat est vivement engagé sur les beautés d'*ANDROMAQUE, *jugée et appréciée par deux fous. Combien d'expressions semblent empruntées à des comédies de Molière : « Oh ! que vostre cousin est un estrange homme ! » — « Il m'a donné un joly detour, quand je luy ay parlé de cela. » — J'ay gagné temps jusqu'à demain. » — « Ah ! l'on ne peut guère tromper des yeux intéressez, et je l'ay bien dit, à les voir parler d'action, comme ils faisaient. » — « Ma fille n'est point du tout vostre fait. » — « Pour moy, je ne prendrois pas plaisir à me faire aimer par force, et je ne voudrois obtenir une personne que d'elle-mesme. »*

*Tout bien examiné, et à bien lire entre les lignes du dialogue de* LA FOLLE QUERELLE, *cette comédie avait été préparée et même ébauchée par Subligny ; Molière l'a refaite et retouchée de fond en comble. Racine en était si persuadé qu'il*

*n'a pas fait droit, du vivant de Molière, aux critiques qui lui avaient été faites; mais Racine, qui n'avait rien changé à son texte dans l'édition d'*ANDROMAQUE *donnée au commencement de* 1673, *l'a corrigé dans les éditions postérieures, conformément aux observations des auteurs de* LA FOLLE QUERELLE. *Subligny, d'ailleurs, avant la mort de Molière, s'était rapproché de Racine et était devenu un de ses partisans les plus dévoués.*

*Enfin, ce qui caractérise surtout la prose de Molière, c'est le rythme ou la langue prosodique dans les couplets et tirades de quelque étendue, comme on l'a remarqué en quelques scènes du* SICILIEN *et du* BOURGEOIS GENTILHOMME. *Eh bien! ce rythme, cette prosodie, se retrouvent dans plusieurs endroits de* LA FOLLE QUERELLE. *Par exemple, dans la scène* II *de l'acte II :* LYSANDRE :

Non, non, Madame, on pourroit vous contraindre
A plus que vous ne voudriez.
Choisissons le plus court :
Prestez la main à vostre enlevement ;
Vous me l'avez promis à l'extrémité,
Et nous y sommes.
Ce coup rompra celuy que j'apprehende :
Il fera que mon père
Accordera tout ce qu'on voudra
Pour étouffer l'affaire,
Et pressera luy-mesme nostre mariage.
Nous sommes deux partis égaux :
Erasie n'est qu'un inconnu,
Qui trompe vostre mere...

*C'est surtout dans cette prose cadencée et musicale que Molière trahit ses habitudes de débit oratoire. On peut donc dire que Molière a passé par là.*

*Adrien-Thomas Perdou, dit de Subligny, qui s'intitulait avocat au Parlement, avait été comédien dans les Troupes de province, comme le disent l'abbé Granet dans son* RECUEIL DE DISSERTATIONS SUR PLUSIEURS TRAGÉDIES, *de Léris dans son* DICTIONNAIRE DES THÉATRES, *et le chevalier de Mouhy dans son* ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE DU THÉATRE FRANÇOIS. *Les frères Parfaict et, d'après eux, Jal et M. Victor Fournel, ont prétendu que Subligny n'avait jamais paru sur un théâtre. On comprend que, faisant partie du barreau, il ait cherché à effacer les traces de sa jeunesse aventureuse; mais sa liaison intime avec Molière et les comédiens du Palais-Royal nous semble résulter d'anciens rapports de camaraderie théâtrale. On s'explique par là comment Molière avait eu assez de confiance en lui pour mettre la main à la composition de* LA FOLLE QUERELLE, *représentée sous le prête-nom de Subligny, et assez d'amitié et de reconnaissance à son égard pour recevoir au Palais-Royal une autre de ses pièces,* LE DÉSESPOIR EXTRAVAGANT, *jouée le* 1er *août* 1670 *avec assez de succès. Nous savons, grâce aux recherches de Jal dans les registres de l'état civil de Paris, que Subligny avait eu, au mois de juil-*

*let* 1666, *une fille naturelle dont il n'épousa la mère, Mlle Bourgoin d'Ailly, que l'année suivante. C'étaient là les mœurs du théâtre, et cette fille naturelle fut danseuse, avec le nom de son père et sous ses yeux, à l'Académie royale de musique, où elle débuta, en* 1682, *à l'âge de seize ans.*

*Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons dit* (ÉNIGMES ET DÉCOUVERTES BIBLIOGRAPHIQUES, 1866, *pag.* 281 *et suiv.*) *des gazettes en vers de Subligny, que M. Victor Fournel n'a pas bien connues, car il ne cite que la* MUSE DAUPHINE, *publiée chez Barbin en* 1667. *Non seulement Subligny donna une continuation à cette* MUSE DAUPHINE, *qui recommençait à paraître, par cahiers hebdomadaires de douze pages in-*12, *à partir du* 2 *février* 1667, *et qui n'alla pas au dela de la neuvième semaine, mais il avait publié auparavant* LA MUSE DE LA COUR, *en neuf cahiers in-*4, *chez le libraire Alexandre Lesselin, du* 15 *novembre* 1665 *au* 25 *janvier* 1666. *Il ne s'était pas nommé sur les titres des cahiers de cette* MUSE DE LA COUR, *bien qu'il eût dédié les épîtres qui la composent à tous les princes de la famille royale. Dans ces gazettes en vers, il avait témoigné souvent de ses sympathies pour Molière, en rendant compte de ses comédies ; par exemple, dans la troisième semaine de la* MUSE DAUPHINE *de* 1667, *la brillante réussite de* L'AMOUR MÉDE-

CIN *lui suggéra l'idée d'un conte satirique sur les médecins :*

On devroit défendre à Moliere
D'avoir desormais de l'esprit,
Car il ne cesse pas de plaire :
S'il compose toujours de sa belle maniere,
De plaisir ou d'horreur tout le monde perit.
Ses MÉDECINS ont fait une fort belle affaire.
Un gentilhomme qui les vit
Entra contre leur Corps en si grande colere
Que, quelques jours après, étant malade au lit,
Lorsqu'il les fallut voir, il n'en voulut rien faire.
Son confesseur vint et luy dit :
« Monsieur, vous vous perdez ! Rien n'est si necessaire. »
On en fait venir trois. Le malade s'aigrit,
Et, croyant qu'à leur ordinaire,
Au lieu de consulter, ils vont faire debit
De mules, de chevaux, d'habits, de bonne chere,
Comme au théâtre de Moliere,
Il pousse un soupir de dépit,
Et ce fut le dernier qu'il fit.

*Subligny écrivait en vers très facilement et très agréablement, dans le goût de Chapelle ; il écrivait encore mieux en prose.* LA FAUSSE CLÉLIE, HISTOIRE FRANÇOISE GALANTE ET COMIQUE, *qui vit le jour en* 1672, *ne ressemble guère à la fameuse* CLÉLIE, HISTOIRE ROMAINE, *de Mlle de Scudéry : « C'est, dit M. Victor Fournel, une histoire d'une physionomie toute moderne, dont les personnages passent par des aventures familières et plaisantes, et que remplissent des récits épisodiques écrits d'un style leste, narquois et libre, dans une veine positive, très opposée au genre à*

*la mode.* » *Il écrivit d'un style plus tendre et plus délicat sa traduction des* LETTRES PORTUGAISES *de Mariane Alcaforada, et d'un style plus précieux et plus galant les* AVENTURES OU MÉMOIRES DE LA VIE DE HENRIETTE-SYLVIE DE MOLIÈRE, *qu'on attribuait à son amie la comtesse de la Suze. Sa vocation le portait surtout vers le théâtre : après son* DÉSESPOIR EXTRAVAGANT, *qui n'a pas été imprimé, il put encore faire jouer la* COQUETTE ET LA FAUSSE PRUDE, *le* 18 *décembre* 1686, *mais il ne la fit pas imprimer. Quant à sa comédie de* L'HOMME A BONNES FORTUNES, *n'étant pas parvenu à la faire représenter, il la vendit cinq cents écus à Baron, qui la joua lui-même et la mit dans ses œuvres.*

P L. JACOB, *bibliophile.*

# LA
# FOLLE QUERELLE

# LA FOLLE QUERELLE OV LA CRITIQVE D'ANDROMAQVE.

COMEDIE

*REPRESENTEE PAR LA Troupe du Roy.*

A PARIS,
Chez THOMAS IOLLY, au Palais, en la Salle des Merciers, au coin de la Galerie des Prisonniers, à la Palme et aux Armes d'Hollande.

M. DC. LX VIII.

*AVEC PRIVILEGE DV ROY.*

# A MADAME LA MARESCHALLE

DE

# L'HOSPITAL

---

MADAME,

*MA* CRITIQUE *s'est imaginé qu'après vous avoir fait rire deux ou trois fois, elle vous feroit rire tousjours. Sa presomption est tout à fait grande; mais,* MADAME, *je ne laisse pas de vous la presenter, parce que c'est une occasion de vous donner de nouvelles assurances de mes respects, et que je ne veux en laisser eschaper aucune. Peut-estre me soupçonnerez-vous d'agir par quelque autre interest, et de ne*

*vous l'offrir que pour mettre adroitement mon coup d'essay sous vostre protection? Je ne m'opposeray point à ce soupçon qui ne me sçauroit estre qu'avantageux, et l'honneur d'estre protegé d'une personne comme vous est assez considerable pour ne me deffendre pas d'avoir eu dessein de me le procurer. Peut-estre aussi craignez-vous que je ne me veüille servir de la même occasion pour vous donner des loüanges; mais,* MADAME, *je sçay trop qu'aux charmes inévitables de la beauté et qu'aux lumieres et à la delicatesse de l'esprit vous joignez une modestie qui ne souffriroit qu'avec peine tout ce qu'on seroit obligé de vous dire. Qu'un autre que moy fasse tant qu'il luy plaira vostre éloge. Qu'il publie que vous donnez lieu à la fortune de se plaindre de vous, de ce que la fidelité inviolable que vous voulez garder aux cendres d'un illustre epoux l'empesche d'élever vostre vertu aux grandeurs qu'elle merite; c'est une verité qui n'a pas besoin de mon témoignage pour estre connuë de toute la terre, et je me contente de demeurer aux*

*termes que la raison me prescrit, de vous assurer que personne n'est avec plus de respect que moy,*

MADAME,

*Vostre tres-humble et tres-obeyssant serviteur,*

DE SUBLIGNY.

# PRÉFACE

Cette comedie a diverty assez de monde, dans le grand nombre de ses representations, et elle a mesme assez plû à ses ennemis pour borner la vengeance qu'ils en ont prise à publier que le plus habile homme que la France ait encore eu en ce genre d'écrire en estoit l'autheur, je veux dire monsieur de Moliere, et qu'il n'y avoit rien de moy que mon nom. Je sçay combien cette erreur m'a esté avantageuse; mais je n'ay pas le front d'en profiter plus long-temps, et, deust-on ne trouver plus ma comedie si belle, je fais conscience d'exposer d'avantage cet homme illustre aux reproches que meritent, à ce qu'on dit, les faiseurs de critiques. C'est donc moy qui ay fait le crime. J'ay tasché seulement à le commettre de l'air dont monsieur de Moliere s'y seroit pris, parce que sa maniere d'écrire me plaist fort, que je voudrois toûjours l'imiter si j'avois à travailler pour la scene, et que même, si l'envie m'en prend quelque jour,

je le prieray hardiment de me donner de ses leçons; mais tant s'en faut que j'aye presté mon nom à personne, qu'au contraire, si j'en avois esté crû, on n'auroit pas sceu qui je suis. Ce n'est pas qu'en critiquant l'*Andromaque*, je me sois imaginé faire une chose qui deût m'obliger à me cacher; c'est une petite guerre d'esprit qui, bien loin d'oster la reputation à quelqu'un, peut servir un jour à la luy rendre plus solide, et il seroit à souhaiter que la mode en vînt pour deffendre les autheurs de la fureur des applaudissemens, qui souvent, à force de leur persuader malgré eux qu'ils ont atteint la perfection dans un ouvrage, les empeschent d'y parvenir par un autre qu'ils s'éforceroient de faire avec plus de soin. Je fus charmé à la premiere representation de l'*Andromaque;* ses beautez firent sur mon esprit ce qu'elles firent sur ceux de tous les autres, et, si je l'ose dire, j'adoray le beau genie de son autheur sans connoistre son visage. Le tour de son esprit, la vigueur de ses pensées et la noblesse de ses sentimens m'enleverent en beaucoup d'endroits, et tant de belles choses firent que je luy pardonnay volontiers les actions peu vray-semblables ou peu regulieres que j'y avois remarquées. Mais, lors que j'appris, par la suite du temps, qu'on vouloit borner sa gloire à avoir fait l'*Andromaque*, et qu'on disoit qu'il l'avoit écrite avec tant de regularité et de justesse qu'il falloit qu'il travaillast toûjours de mesme pour estre le premier homme du monde, il est vray que je ne fus pas de ce sentiment. Je dis qu'on luy faisoit tort, et qu'il seroit capable d'en faire de meilleures. Je ne m'en dédis

point, et, quelque chagrin que puissent avoir contre moy les partisans de cette belle piece, de ce que je leur veux persuader qu'elle les a trompez quand ils l'ont crû si achevée, je soustiens qu'il faut que leur autheur attrape encore le secret de ne les pas tromper, pour meriter la loüange qu'ils luy ont donnée d'écrire plus parfaitement que les autres. Je ne pretends pas faire croire qu'ils soient moins spirituels pour avoir esté ébloüis; au contraire, je le prens pour une marque de leur vivacité et d'une delicatesse d'esprit peu commune, qui, sur la moindre idée qu'elle reçoit d'une belle chose, la conçoit d'abord dans sa pureté et dans toute sa force, sans songer si les termes qui l'expriment signifient bien ce que l'autheur a voulu dire. Il faut bien que cela soit, puisque, si l'on se veut donner la peine de lire l'*Andromaque* avec quelque soin, on trouvera que les plus beaux endroits où l'on s'est escrié, et qui ont remply l'imagination de plus belles pensées, sont toutes expressions fausses ou sens tronquez qui signifient tout le contraire ou la moitié de ce que l'autheur a conceu luy-mesme, et que, parce qu'un mot ou deux suffisent à faire souvent deviner ce qu'il veut dire, et que ce qu'il veut dire est beau, l'on y applaudit sans y penser, tout autant que s'il estoit purement écrit et entierement exprimé. La France a interest de ne point arrester au milieu de sa carriere un homme qui promet visiblement de luy faire beaucoup d'honneur. Elle devroit le laisser arriver à ce point de pureté de langue et de conduite de theatre qu'il sçait bien luy-mesme qu'il n'a pas encore atteint :

car, autrement, il se trouveroit qu'au lieu d'avoir déja surpassé le vieux Corneille, il demeureroit toute sa vie au dessous. Le theatre ne m'a point permis de m'estendre sur les fautes de la diction dans le troisiesme acte de ma Critique, de crainte que l'action n'en fût trop refroidie; mais, aprés tout, je n'ay point remarqué, en lisant l'*Andromaque*, qu'elle fust si bien escrite que l'autheur se deust regler entierement sur elle à l'avenir. Par exemple, quand il dit :

> Pourquoy, dans vos chagrins sans raison affermy,
> Vous croirez-vous toûjours, Seigneur, mon ennemy ?

je ne trouve point que *vous croirez-vous mon ennemy*, pour dire *me croirez-vous vostre ennemie*, soit une chose bien escrite, et quand il dit encore :

> Mais les Grecs sur le fils persecutent le pere;
> Il a par trop de sang acheté leur colere.

cet *acheté leur colere par trop de sang* ne me plaist pas et ne vaut rien du tout; *attiré* seroit ce qu'il faudroit dire. J'avouë pourtant qu'*acheté* a quelque chose de plus nouveau et mesme de plus brillant qu'*attiré;* mais cela fait voir que tout ce qui reluit n'est pas or. En effet, si ce *par trop de sang* est entendu du sang des Grecs, il faut necessairement dire *attiré* et non pas *acheté*, parce que ce n'est pas la mode de payer celuy dont on achepte de sa propre monnoye, et s'il est entendu du sang d'Hector, il n'y a pas d'apparence qu'Hector ait acheté la colere de ses ennemis par la perte du sang

des siens ou du sien propre, qui devoit plustost servir à les appaiser. Je n'aime gueres davantage les vers où il dit :

Detestant ses rigueurs, rabaissant ses attraits,

parce que l'on dit bien rabaisser le vol, rabaisser l'orgueil, le prix, etc., mais point du tout *rabaisser des attraits*. Je n'aime pas encore :

...Que feriez-vous d'un cœur infortuné
Qu'à des pleurs éternels vous avez condamné?

car les pleurs sont l'office des yeux, comme les soupirs celuy du cœur, mais le cœur ne pleure pas. Je ne dirois pas non plus :

...Ne pensez pas qu'Hermione dispose
D'un sang sur qui la Grece aujourd'huy se repose.

car il me semble que *se reposer sur un sang* est une étrange figure, et je n'écrirois pas aussi :

...Est-ce ainsi que vous executez
Les vœux de tant d'Estats que vous representez?

parce qu'executer les ordres n'est pas la mesme chose qu'*executer les vœux*, qui ne se dit que quand on a voüé quelque chose; mais ce n'étoit point un pelerinage que les Grecs avaient voüé en Epire. Il y a dans l'*Andromaque* un nombre infiny de ces petits pechez veniels que je ne voudrois pas reprocher à un moins bel esprit que cet autheur illustre; mais il faut qu'il les évite soigneusement aussi bien que

les équivoques continuelles de ses relatifs, s'il veut estre crû plus habile que les autres : car ce sont des monstres devant le tribunal de la pureté de nostre langue, et, tant qu'il écrira :

Avant que tous les Grecs vous parlent par ma voix,
Souffrez que je me flatte en secret de leur choix.

on luy demandera à quoy il faudra qu'on rapporte ce *choix des Grecs*, et mesme ce que voudra dire cet *en secret*, qui est un beau galimathias. Tant qu'il écrira :

Et qu'à vos yeux, Seigneur, je montre quelque joye
De voir le fils d'Achille et le vainqueur de Troye.
Ouy, comme ses exploits, nous admirons vos cous.

on luy demandera à quoy se rapporte ce *ouy, comme ses exploits*, puis qu'il n'a parlé que du fils d'Achille et du vainqueur de Troye, qui ne font qu'une mesme personne. Tant qu'il écrira :

Hector tomba sous luy, Troye expira sous vous,
Et vous avez monstré par une heureuse audace
Que le fils seul d'Achille a pu remplir sa place.

on luy dira qu'il auroit mieux valu écrire : *Troye tomba sous vous et Hector expira sous luy*, qu'*Hector tomba* et *Troye expira*. On luy demandera encore si c'est *la place* de Troye que le fils d'Achille a pu remplir, ou bien celle de son pere, et l'on trouvera dans cette harangue d'Oreste à Pyrrhus quantité de fautes qui éloignent fort un autheur de la netteté qu'on attribuë à celuy de l'*Andromaque*. Tant qu'il écrira mesme :

Tu sçais de quel courroux mon cœur alors épris
Voulut en l'oubliant vanger tous ses mépris.

on dira toûjours qu'il exprime ses pensées à contre sens, parce qu'on voit bien qu'il a pretendu dire qu'il voulut *punir ses mépris*, et non pas les *vanger*. Tant qu'il écrit encore :

Et croit que trop heureux d'appaiser sa rigueur,

on luy répondra qu'on *n'appaise* point une *rigueur*, mais qu'on *l'adoucit;* et s'il replique que bien d'autres l'ont écrit avant luy, on luy dira qu'il doit mieux faire que les autres.

On luy dira encore qu'il se trompe dans les vers suivans, et mesme qu'il s'y mesprend :

Mes vœux ont par trop loin poussé leur violence
Pour ne plus s'arrester que dans l'indifference.

parce que les vœux, qui sont l'action mesme de celuy qui les fait, n'ont point d'action et ne peuvent pousser leur violence, et d'ailleurs, qu'en mettant *pour ne plus s'arrester que dans l'indifference*, il donne à entendre qu'ils s'y arrestoient auparavant, ce qui n'estoit pourtant pas, puis qu'ils étoient si violens. Mais je ne pretens pas faire voir icy toutes les fautes que j'ay remarquées dans ce chef-d'œuvre du theatre. Son auteur, qui a plus d'esprit que moy, les découvrira bien luy-mesme, s'il les veut reconnoistre, et il s'en servira en suite comme il luy plaira. Il suffit que j'en ay compté jusqu'à prés de trois cens, et que l'on voit bien que je n'ay pas eu dessein de les exagerer, puisque je n'ay pas

seulement gardé l'ordre des scenes, ny marqué les endroits où sont celles que je viens de dire. Je me suis contenté d'en rapporter confusement quelques-unes, à mesure qu'elles me sont revenuës dans la memoire, pour prouver un peu ce que j'avois avancé. A cela prés, l'auteur d'*Andromaque* n'en est pas moins en passe d'aller un jour plus loin que tous ceux qui l'ont precedé, et, s'il avoit observé dans la conduite de son sujet de certaines bien-seances qui n'y sont pas, s'il n'avoit pas fait toutes les fautes qui y sont contre le bon sens, je l'aurois déja égalé sans marchander à nostre grand Corneille. Mais il faut avoüer que si monsieur Corneille avoit eu à traiter un sujet qui estoit de luy-mesme si heureux, il n'auroit pas fait venir Oreste en Epire comme un simple ambassadeur, mais comme un roy qui eust soustenu sa dignité. Il auroit fait traiter Pylade en roy à la cour de Pirrhus, comme Pollux est traité à la cour de Creon, dans la *Medée;* ou, s'il eust manqué à le traiter en roy, il n'eust pas cherché à s'en excuser en disant qu'il ne l'est que dans un dictionnaire historique, et qu'il ne l'est pas dans Euripide, car Pylade est roy dans Euripide mesme. Il auroit introduit Oreste, le traitant d'égal, sans nous vouloir faire accroire qu'autrefois le plus grand prince tutayoit le plus petit; parce que cela n'a pû estre entre gens qui portoient la qualité de rois, et que, quand cela auroit esté, ce n'est pas les ceremonies des anciens rois qu'il faut retenir dans la tragedie, mais leur genie et leurs sentimens, dans lesquels monsieur Corneille a si bien entré qu'il en a merité une loüange immortelle, et

qu'au contraire ce sont ces ceremonies-là qu'il faut accommoder à nostre temps pour ne pas tomber dans le ridicule. Monsieur Corneille, dis-je, auroit rendu Andromaque moins estourdie ; et pour faire un bel endroit de ce qui est une faute de jugement, dans la resolution qu'elle prend de se tuer avant que le mariage soit consommé, il auroit tiré Astianax des mains de Pirrhus, afin qu'elle ne fust pas en danger de perdre le fruit de sa mort, et qu'on ne l'accusast point d'estre trop credule. Il auroit conservé le caractère violent et farouche de Pirrhus, sans qu'il cessât d'être honneste homme, parce qu'on peut estre honneste homme dans toutes sortes de temperamens ; et donnant moins d'horreur qu'il ne donne des foiblesses de ce prince, qui sont de pures laschetez, il auroit empesché le spectateur de desirer qu'Hermione en fust vangée, au lieu de le craindre pour luy. Il auroit menagé autrement la passion d'Hermione, il auroit mêlé un point d'honneur à son amour, afin que ce fust luy qui demandast vengeance plustost qu'une passion brutale ; et pour donner lieu à cette princesse de reprocher à Oreste la mort de Pirrhus avec quelque vray-semblance, aprés l'avoir obligé à le tuer, il auroit fait que Pirrhus luy auroit témoigné du regret d'estre infidelle au lieu de luy insulter ; qu'Oreste l'auroit prise au mot pour se deffaire de son rival, au lieu que c'est elle qui le presse à toute heure de l'assassiner ; et pour pretexter la conspiration d'Oreste, il n'auroit pas manqué à se servir utilement de ce qui fut autrefois la cause de la mort de Pirrhus, en joignant l'interest des dieux à celuy de la jalousie. Enfin il

auroit moderé l'emportement d'Hermione, ou du moins il l'auroit rendu sensible pour quelque temps au plaisir d'être vangée : car il n'est pas possible qu'aprés avoir esté outragée jusqu'au bout, qu'aprés n'avoir pû obtenir seulement que Pirrhus dissimulast à ses yeux le mépris qu'il faisoit d'elle, qu'aprés qu'*il l'a congediée sans pitié, sans douleur du moins estudiée,* et qu'elle a perdu toute esperance de le voir revenir à elle, puisqu'il a épousé sa rivale ; il n'est, dis-je, pas possible qu'en cet état elle ne gouste un peu sa vengeance. Pour conclusion, monsieur Corneille auroit tellement preparé toutes choses pour l'action où Pirrhus se deffait de sa garde qu'elle eust esté une marque d'intrepidité, au lieu qu'il n'y a personne qui ne la prenne pour une beveuë insuportable. Voila ce que je croy que monsieur Corneille auroit fait, et peut estre qu'il auroit encore fait mieux. Le temps ameine toutes choses, et, comme l'autheur d'*Andromaque* est jeune aussi bien que moy, j'espere qu'un jour je n'admireray pas moins la conduite de ses ouvrages que j'admire aujourd'huy la noble impetuosité de son genie.

# EXTRAIT DU PRIVILEGE DU ROY

Par grace et privilege du Roy, donné à Paris le 27 juin 1668, signé Bouchard, il est permis à THOMAS JOLLY, libraire à Paris, de faire imprimer un livre intitulé : *la Folle Querelle, ou la Critique de l'Andromaque*, et deffences sont faites à tous autres de l'imprimer, vendre et debiter d'autres exemplaires que ceux de l'Exposant, pendant cinq années, à commencer du jour que ledit livre sera achevé d'imprimer pour la premiere fois, sur les peines portées audit Privilege, ainsi qu'il est plus amplement specifié dans l'original.

*Achevé d'imprimer le* 22 *aoust* 1668.

Registré sur le livre de la communauté des libraires et imprimeurs de cette ville de Paris, le 10 aoust 1668, suivant l'Arrest du Parlement du 8 avril 1653, et celuy du Conseil privé du Roy du 12 février 1665. Signé SOUBRON, syndic.

## LES ACTEURS.

ERASTE, accordé avec Hortense.

HORTENSE, fille de Sylviane.

ALCIPE, cousin d'Eraste.

LA VICOMTESSE, jeune veufve.

LYSANDRE, amant d'Hortense.

SYLVIANE, veufve, mere d'Hortense.

LISE, femme de chambre d'Hortense.

LANGOUMOIS, valet de chambre d'Eraste.

CESAR, un des laquais de la Vicomtesse.

*La scene est à Paris, dans la cour d'une grande maison à trois corps de logis, dont le premier est occupé par la mere d'Hortense, le second par la Vicomtesse, et le troisiesme par Eraste.*

# LA FOLLE QUERELLE

OU

LA CRITIQUE

D'*ANDROMAQUE*

---

## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

LANGOUMOIS, LISE.

LISE.

Je te prie de ne me point suivre et de me laisser là. Ma maîtresse m'a deffendu d'avoir jamais aucun commerce avec toy ny avec ton maistre.

LANGOUMOIS.

Eh! parbleu! que ta maîtresse et mon maistre rompent ensemble tant qu'il leur plaira, mais nous, demeurons bons amis, je te prie.

LISE.

Il avoit bien affaire de la fascher comme il fit hier au soir, et il est bien étourdy. Il devoit du moins attendre qu'elle fût mariée avec luy, puis qu'il n'avoit plus qu'un jour à se contraindre.

LANGOUMOIS.

Hé quoy? pour luy avoir soûtenu que l'*Andromaque* est une tres-belle comedie, elle a eu sujet de se piquer contre luy? Je suis fort trompé si ce n'est un pretexte pour ne pas encore épouser mon maistre demain. Elle a déja fait remettre deux fois la chose pour des raisons bien impertinentes; mais qu'elle n'en fasse pas tant: mon maistre, que tout cela rebute, pourroit bien la planter là et épouser la Vicomtesse.

LISE.

La Vicomtesse?

LANGOUMOIS.

Ouy, la Vicomtesse.

LISE.

Il épouseroit la Vicomtesse, qui a presque laissé perdre quarante mille livres de rente depuis son veuvage pour ne vouloir songer qu'à des avantures de roman? qui, quand elle va chez ses avocats ou ses procureurs, souhaite qu'ils ne soyent pas chez eux, de peur de parler d'affaires, et qui croit avoir gagné un empire quand elle

ne les a pas trouvez, sans songer que c'est sa ruine? O que ton maistre seroit bien lotty!

LANGOUMOIS.

Hé! là, là! tout doucement. Elle a encore assez de bien pour contenter un honneste homme.

LISE.

On la vint executer, ces jours passez, pour ses dettes, et, pendant qu'on détendoit sa tapisserie, Madame estoit encore dans son lit, qui disoit aux sergens : *Faites tout doucement et ne m'éveillez pas.* La plaisante femme qu'il auroit là!

LANGOUMOIS.

Crois-tu qu'il soit plus heureux avec ta maîtresse, dont il n'a essuyé jusqu'icy que des caprices?

LISE.

Et pourquoy se les attire-t-il?

LANGOUMOIS.

Mon Dieu! si tu voulois, tu dirois bien le nom de celuy qu'on aime peut-estre en secret, et qui est cause que mon maistre est maltraité.

LISE.

Oh! point. Ma maîtresse n'aime personne.

LANGOUMOIS.

Si cela estoit, tu aurois interest de nous en avertir : car, si mon maître n'épouse pas Hortense, tu perdras les cent pistoles qu'il t'a promises.

LISE.

Je le sçay bien, et je serois fort fâchée de les

perdre; mais asseure-toy que la querelle qu'on luy a faite ne vient pas de ce qu'on aime ailleurs, ou Madame seroit bien fine de me l'avoir caché : c'est que ton maistre, qui est l'homme du monde le plus contredisant, s'avise de faire le bel esprit chez nous, depuis qu'il se mesle d'aller à la Comedie, et que, quand Madame en dit son avis, il prend le party contraire à tort et à travers, quoy qu'on sçache bien que ce soit la chose dont il puisse le moins parler, et qu'il s'y connoisse moins qu'à de l'hebreu. Mais, quand il auroit raison, nostre sexe veut qu'on ait pour luy de la complaisance.

LANGOUMOIS.

Ah! la complaisance n'est pas le vice de mon maistre.

LISE.

Tu vois aussi où il en est; peut-estre que de quinze jours il ne se reverra à la veille de ses nopces.

LANGOUMOIS.

De quinze jours! ah! j'en serois enragé, et j'envoyrois mille fois l'*Andromaque* à tous les diables.

LISE.

Je voudrois que celuy qui l'a faite fût bien à son aise. J'en ay tellement la teste estourdie depuis hier que je croy que je n'entendray parler d'autre chose. Cuisinier, cocher, palfrenier, laquais et jusqu'à la porteuse d'eau, il n'y a personne qui n'en veüille discourir. Je pense mesmes

que le chien et le chat s'en méleront, si cela ne finit bien-tost; et le tout, à cause de la folie de ton maistre.

LANGOUMOIS.

La folie! la folie! Ta maistresse dira tout ce qu'il luy plaira, mais mon maistre a de l'esprit.

LISE.

Il pouvoit dire qu'il trouvoit la piece belle, sans luy faire ce sot compliment : *Vous ne sçavez ce que vous dites, Madame, vous ne sçavez ce que vous dites; l'*Andromaque *est la plus belle chose du monde.* Et sur tout dans une grande compagnie qui n'estoit pas de cet avis, car tu sçais ce que tous ces messieurs en dirent, à la reserve de ton maistre.

LANGOUMOIS.

Il est vray : dés que ta maistresse se fut declarée, tout le monde blasma jusqu'au dernier personnage. Je me souviens mot pour mot de tout ce qu'on en dit. On demanda quel mestier *Pilade* faisoit à la cour de *Pirrhus*. On dit qu'*Oreste* estoit un plaisant roy, *Pirrhus* un sot, *Andromaque* une grande beste et *Hermione* une guenippe. Mais je voudrois bien avoir entendu prouver tout cela, moy, car je croy que mon maistre s'y connoît mieux que tous ces gens-là.

LISE.

Pour moy, je ne m'y connois point; mais j'ay entendu parler pour et contre, et j'avoüe que ce qu'on a dit contre m'a plus touchée que ce qu'on a dit pour.

LANGOUMOIS.

J'y remarquay bien aussi quelque chose qui ne me plut pas, quand je la vis joüer, ces jours passez; mais ce n'estoit rien moins que ce qu'on dit hier.

LISE.

Adieu, je pense que voicy ma maîtresse, et je croy entendre le carrosse qui entre dans l'autre cour.

LANGOUMOIS.

Eh! ma pauvre fille, encore un moment.

LISE.

Non, je serois grondée si elle sçavoit que je t'eusse parlé; rentre chez toy, et moy chez moy.

LANGOUMOIS.

Attens, je m'en vais voir plûtost si c'est elle. Ouy, c'est ta maistresse, et je pense mesmes que mon maître est dans le carrosse, car j'ay veu de nos laquais. Peut-estre, Lise, que leur paix est déja faite. Pleust à Dieu!

LISE.

Bien, va-t'en.

LANGOUMOIS.

Souviens-toy en tous cas de conserver les cent pistoles.

LISE.

Je feray tout ce qu'il faudra faire. Adieu.

## SCENE II.

### HORTENSE, ERASTE, LISE.

HORTENSE.

Lise!

LISE.

Plaist-il, Madame?

HORTENSE.

Que fait ma mere?

LISE.

Elle est dans sa chambre avec Mme la Vicomtesse.

HORTENSE, *à part.*

O Ciel! quelle compagnie! et lequel éviteray-je de ce fascheux ou d'elle? (*Haut.*) Portez-luy ces emplettes, et dites-luy que je vais pour un moment dans ma chambre. (*Lise sort.*)

ERASTE.

Quoy! Madame, vous ne voulez pas que nous entrions chez madame vostre mere?

HORTENSE.

Nous nous remettrions peut-estre à disputer si *Pirrhus* est honneste homme ou non, et nous nous querellerions encore; si bien qu'au lieu de trois jours de delay que je vous demande pour me resoudre à épouser un obstiné comme vous,

je vous demanderois peut-estre le temps d'y songer toute ma vie.

ERASTE.

Ah! Madame, vous estes trop bonne pour me punir avec tant de rigueur d'un crime si leger.

HORTENSE.

Vous appellez un crime leger de m'avoir forcée jusqu'à cette heure à avoir de la complaisance pour tous vos sentimens, au lieu que j'en devois attendre de vous; ah! j'en suis lasse, et c'est bien la raison que j'éprouve si une fois en vostre vie vous serez capable de me ceder quelque chose.

ERASTE.

Eprouvez-le, Madame, mais en toute autre rencontre que celle-cy. Ces trois jours seroient trois siecles pour mon amour, et je ne croy pas qu'estant belle, raisonnable et spirituelle comme vous estes, vous voulussiez me faire mourir avec tant d'inhumanité trois jours durant.

HORTENSE.

Il fait bon vous quereller, Eraste; vous ne m'aviez pas encore cajollée sur mon esprit avec tant de galanterie, et je suis faschée de n'avoir pas pris un plus long terme que trois jours, afin de joüir plus longtemps de ces douceurs. Je vous cautionne, cependant, que vous ne mourrez pas de ce retardement.

ERASTE.

Ah! Madame, vous ne m'aymez pas: car, si

vous m'aymiez... Ah! voila vostre brasselet qui vient de tomber; qu'il est jolly!

HORTENSE.

Rendez-le moy, je vous prie.

ERASTE.

Oh! je le veux garder comme un gage de vostre amitié.

HORTENSE.

Et moy, je veux que vous me le rendiez.

ERASTE.

Moy, Madame, je n'ay point encore eu de vos faveurs, je le garderay cherement.

HORTENSE.

Eraste, vous voulez que nous rompions ensemble pour jamais?

ERASTE.

Mais...

HORTENSE.

Je ne me soucie pas du brasselet; mais voyons si vous aurez de la complaisance.

ERASTE.

Il faut donc, Madame, que cette obeïssance me vaille quelque chose: jurez-moy...

HORTENSE.

Quoy?

ERASTE.

Que nostre mariage sera pour la nuit prochaine, comme il a esté resolu.

HORTENSE.

Oh!

ERASTE.

Point de brasselet à moins que de me promettre cela.

HORTENSE.

Hé bien, nous verrons, donnez.

ERASTE.

Jurez-le moy devant.

HORTENSE.

Ah! je serois aussi beste qu'*Andromaque*, qui épouse *Pirrhus* sur sa parole avant que d'avoir veu son fils en seureté.

ERASTE.

Eh! juste ciel! Madame, cette piece vous servira-t-elle toûjours de regle et de matiere à me persecuter?

HORTENSE.

Je ne puis me regler sur aucune chose que vous estimiez davantage. Mais, sans tant d'amusemens, rendez-moy mon brasselet.

ERASTE.

Vous me promettez donc...

HORTENSE.

Hé! vistement.

ERASTE.

Nous épouserons cette nuit?

HORTENSE.

Donnez.

ERASTE *luy baise la main dont elle luy arrache le brasselet.*

J'auray toûjours ce baiser.

HORTENSE.

Vous estes bien extravagant, Eraste, et bien hardy.

ERASTE.

Il est vray, Madame, que, puis que vous m'avez promis de ne point differer nostre mariage, je devois attendre ces heureux momens; mais je vous tiendray bon compte de ce baiser-là.

HORTENSE.

Je ne vous ay rien promis.

ERASTE.

Quoy, Madame?

HORTENSE.

J'ay dit que vous me rendissiez mon brasselet et que je verrois ce que j'aurois à faire, mais je ne trouve point à propos de vous rien promettre.

ERASTE.

Ah! parbleu! Madame, cela seroit fort vilain. Je trouverois à mon tour de quoy vous condamner par vos propres sentimens, si, aprés avoir tenu *Pirrhus* pour un si mal honneste homme à cause qu'il manquoit de parole, vous veniez à en manquer vous-mesme.

HORTENSE.

Qui n'a rien promis ne sçauroit manquer de parole. Mais, quand j'en manquerois, il ne s'agit point icy d'affaires d'Etat, comme dans l'*Andromaque*, et d'ailleurs vous me trouveriez bien une excuse, puis que vous en avez trouvé pour *Pirrhus*.

ERASTE.

Serieusement, Madame, tout le monde espere que ce sera pour la nuit prochaine, et madame vôtre mere ne sera pas contente, si vous differez encore une chose qui devroit estre faite il y a quinze jours.

HORTENSE.

Serieusement, Eraste, et tout resolûment, il n'en sera rien. Ma mere est bonne et voudra ce que je voudray, pourveu que vous ne vous y opposiez pas, et, soit caprice ou raison qui me fasse vous demander un delay de trois jours, je veux voir par là si vous m'aimez.

ERASTE.

Ah! Madame, cela est insupportable. Doutez-vous que je ne vous ayme infiniment? Mais je voy bien que c'est pour vous vanger du peu de complaisance dont vous m'accusez que vous feignez de vouloir ce retardement.

HORTENSE.

Je ne feins point de le vouloir, je le veux en effet.

ERASTE.

Hé, comment? Madame...

HORTENSE.

Ouy.

ERASTE.

Eh! je vous conjure...

HORTENSE.

Point de nouvelles.

ERASTE.

Ho! vous m'épouserez pourtant; c'est trop vous mocquer de moy. J'ay madame vostre mere et la raison de mon costé. L'heure de nostre mariage a esté resoluë, et, puis que vous ne le voulez point d'amitié, vous le voudrez de-force, songez-y bien.

HORTENSE.

Ha! ha! voila le songez-y bien de *Pirrhus*. Aprés qu'il a bien fait le doucereux auprés d'*Andromaque,* il la traitte de la mesme façon. Je ne m'étonne plus, Monsieur, que vous deffendiez si fort son caractere. C'est une politique d'excuser les deffauts de nos semblables, et nous faisons pour nous-mesmes en agissant de la sorte.

ERASTE.

Eh! Madame, quand on est au desespoir, quand on a de l'amour...

HORTENSE.

Quand on a de l'amour et qu'on est accoûtumé à vivre parmy les honnestes gens, on est respectueux. Je suis ravie vrayement de vous avoir si bien connu. Hé bien, bien, j'en profiteray. Vous vous servirez de tout vostre pouvoir, et moy du mien. Adieu, vous pouvez vous aller plaindre à ma mere, mais souvenez-vous que j'épouseray plûtost le dernier de tous les hommes que vous, et que je vous tiens pour un aussi mal honneste homme que le heros que vous estimez tant.

ERASTE.

Ah! cruelle! fay, fay-moy mourir, acheve...

HORTENSE.

Acheve? D'où vient encore ce tutayement? Est-ce que le titre d'amant disgracié vous a mis fort au dessus de moy, comme celuy d'ambassadeur met *Oreste* au dessus de *Pylade?*

ERASTE.

Tigresse!

HORTENSE.

Adieu, Pirrhus, adieu.

## SCENE III.

### ALCIPE, ERASTE.

ALCIPE.

On te maltraitte fort, cher cousin. Quoy, la querelle d'hier au soir dure toûjours et on en est encore sur le chapitre d'*Andromaque?*

ERASTE.

Tu vois.

ALCIPE.

De quoy est-ce aussi que tu t'es allé aviser de rompre en visiere à ta maistresse pour cela? Quel diable d'interest prens-tu tant à l'*Andromaque?* Quand tu n'aurois point de fortune à

esperer par ton mariage avec Hortense, ne sçais-tu pas qu'il faut avoir de la complaisance parmy les femmes, et que le vray moyen de se ruiner dans leur esprit, c'est de les contredire? Quand tu aurois dit que l'*Andromaque* n'est pas une des meilleures pieces du monde, il y en a bien d'autres que toy qui le disent, qui n'ont pas de maistresse à menager.

ERASTE.

Pourquoy veux-tu que je parle contre ma pensée? Tous ceux avec qui j'estois sur le theatre ont dit qu'elle estoit belle. Je n'examine rien davantage; elle est belle, et le sera malgré tout le monde et malgré toy-mesme.

ALCIPE.

Tu vois comme cela a accommodé tes affaires. Voila ton mariage differé, et peut-estre rompû.

ERASTE.

Rompû? Tu te mocques, j'ay parole de la mere qu'on n'en signera pas moins ce soir nostre contract pour estre mariés la même nuit; et, pour preuve de cela, je vay envoyer tout presentement mon valet faire preparer un petit regale pour le bal que je veux donner.

## SCENE IV.

### ERASTE, ALCIPE, LANGOUMOIS.

ERASTE.

Langoumois!

LANGOUMOIS.

Plaist-il, Monsieur?

ERASTE.

Ecoutez : allez-vous-en au Petit Paris dire qu'on me tienne prest pour ce soir ce qu'ils sçavent bien, et de la maniere que je le dis hier au maistre.

LANGOUMOIS.

Tout est donc raccommodé, Monsieur, et vostre paix est donc faite?

ERASTE.

Faites ce que je vous dis, sans vous informer d'autre chose.

LANGOUMOIS.

Bon, bon, bon! Monsieur, j'y vais tout à l'heure.

## SCENE V.

### ALCIPE, ERASTE.

ALCIPE.

Je doute fort qu'Hortense soit de l'avis de sa mere.

ERASTE.

Oh! tu peux t'en assurer, la petite friponne qu'elle est en a autant d'envie que moy, et ce n'est que pour me faire impatienter qu'elle fait tout ce qu'elle fait. Elle a mesme du plaisir à éprouver ainsi la violence de mon amour.

ALCIPE.

Tu te flates. Elle t'a fait un compliment en te quittant, qui passoit la raillerie, et la belle prononçoit cela avec vigueur.

ERASTE.

C'est qu'elle est un peu piquée de ce que j'ay dit qu'elle m'épousera malgré elle et que je feray agir sa mere; mais un moment effacera tout cela.

ALCIPE.

Tu luy as donc fait le compliment que *Pirrhus* fait à *Andromaque?*

ERASTE.

Par ma foy! mon cher, je ne luy ay point

parlé tout à fait comme *Pirrhus;* mais, quand je l'aurois fait, je juge par moy-mesme que Pirrhus a raison.

ALCIPE.

Il a si fort raison que ceux qui loüent le reste de la piece ont tous condamné sa brutalité, et je m'imagine voir un de nos braves du Marais dans une maison d'honneur, où il menace de jetter les meubles par les fenestres si on ne le satisfait promptement. Mais elle t'a encore donné une attaque touchant *Oreste* qui tutaye *Pylade?*

ERASTE.

Ouy, je suis bien aise que tu l'ayes entendu : dit-on jamais rien de plus ridicule?

ALCIPE.

C'est avec justice qu'elle condamne encore cet endroit; le voudrois-tu soûtenir, toy?

ERASTE.

Si je le voudrois soûtenir? Quoy! tu trouves mauvais que deux amis se tutayent? Ah! je te trouve plaisant aussi bien qu'elle, et cela vaut de l'argent.

ALCIPE.

Je te dis...

ERASTE.

Tu me dis la plus haute impertinence du monde, cher cousin; tay-toy, tu feras mieux de ne dire mot.

ALCIPE.

Tu parles...

ERASTE.

Pauvre autheur d'*Andromaque,* tu as fait une lourde faute de faire tutayer deux amis!

ALCIPE.

Mais...

ERASTE.

Ah! puis que tu condamnes cette façon d'agir, je t'appelleray desormais Monsieur.

ALCIPE.

Tu es un étourdy. Je n'aurois rien à dire si *Oreste* et *Pylade* se tutayoient tous deux; mais de voir seulement *Oreste* tutayer *Pylade*...

ERASTE.

Et à qui tient-il que *Pylade* ne le tutaye aussi? S'il veut l'appeller seigneur, *Oreste* n'en peut mais.

ALCIPE.

Le fou! A qui tient-il? Il tient à l'autheur, qui a dû sçavoir que *Pylade* estoit roy aussi bien qu'*Oreste.*

ERASTE.

*Pylade* roy? Ah! je te le nie.

ALCIPE.

Vrayment! Il estoit roy de la *Phocide,* je te marque son royaume, et son pere, à qui il avoit succedé, s'appelloit *Strophius;* si tu ne le sçay pas, c'est que tu n'as pas leu l'Histoire.

ERASTE.

L'Histoire? Ah! il est bon là, l'Histoire! C'est bien des gens comme moy, va, qui se soucient de l'Histoire; c'est assez que j'ay leu *Clelie* avec

la Vicomtesse et que je sçay l'*Andromaque* sur le bout du doigt.

ALCIPE.

Voila de nos messieurs qui veulent qu'une chose ne soit pas parce qu'ils n'en ont pas la connoissance. Ouy, *Pylade* estoit fils du roy de la *Phocide,* qui estoit beaufrere d'*Agamemnon,* pere d'*Oreste;* de sorte qu'*Oreste* et *Pylade* estoient même cousins germains.

ERASTE.

Et que m'importe?

ALCIPE.

Que t'importe! C'est une impertinence extreme d'introduire deux personnes tellement égales, et de faire que l'un parle à l'autre comme s'il estoit son escuyer ou son valet de chambre, et que cet autre le souffre.

ERASTE.

Bon, bon, bon! voila une belle critique!

ALCIPE.

Je trouve la chose encore plus ridicule en ce qu'on fait faire cela à *Oreste,* lors qu'il est devenu ce que nous appellons d'evesque musnier. Est-ce à cause que, du plus grand roy de *Grece* qu'il estoit, il n'est plus qu'un simple *ambassadeur* de petits *principiums*, qu'on veut qu'il tranche tant du grand avec *Pylade?*

ERASTE.

Il est bien ambassadeur extraordinaire pour toy.

ALCIPE.

Ah! je te l'avouë, il n'est rien de plus extraordinaire qu'un roy ambassadeur.

ERASTE.

Tu es fou, mon cher, tu es fou.

ALCIPE.

Je suis fou, parce que tu ne sçais que respondre. Mais je voy, ce me semble, la Vicomtesse qui fait son compliment de sortie à la mere d'Hortense pour repasser chez elle. Je gage, quelque entestement qu'elle ait pour l'*Andromaque,* qu'elle dira que j'ay raison.

ERASTE.

C'est justement le secret de bien faire ta cour auprés d'elle, que de condamner l'*Andromaque.* Ouy, ouy, va, tu y seras bien receu.

ALCIPE.

Peut-estre. Mais la voicy. La bonne figure, avec sa langueur affectée!

ERASTE.

Cette langueur n'est pas déplaisante; et, si je n'avois mes raisons pour épouser Hortense, je m'accommoderois mieux de son esprit que de celuy de mon écervellée.

ALCIPE.

Oh! toy, tu n'as garde de dire autrement.

## SCENE VI.

### ALCIPE, ERASTE, LA VICOMTESSE.

LA VICOMTESSE, *faisant des reverences à la porte de Sylviane.*

Hé! Madame, vous faites des ceremonies comme si nous ne logions pas tous dans une mesme maison.

ERASTE, *tandis que la Vicomtesse fait ses reverences.*

Tu la conduiras chez elle : car, tandis que la mere d'Hortense est seule, je la vay presser...

(*Il parle bas à Alcipe.*)

LA VICOMTESSE, *se retournant encore vers la porte.*

Hé! Madame, je suis vostre tres-humble servante.

ALCIPE.

Tu as raison, ne souffre pas qu'on differe; ce qui s'est caché un mois pourroit estre découvert en trois jours.

LA VICOMTESSE.

De quoy s'entretiennent les deux cousins?

ALCIPE.

Nous en sommes sur la tragedie d'*Andromaque*, Madame, et je luy reproche...

LA VICOMTESSE.

Ha! vrayment, je ne suis point pour Hortense. Elle eut hier le plus grand tort du monde. (*A Eraste.*) Sylviane m'a pourtant dit que cela ne reculeroit pas long-temps vôtre bonheur.

ALCIPE, *à Eraste.*

Tu t'es un peu pressé d'envoyer au Petit Paris.

ERASTE.

Quoy! je suis remis encore?

LA VICOMTESSE.

Je sçay bien, au moins, que ce ne sera pas pour la nuit prochaine.

ERASTE.

Ah! je vay faire souvenir Sylviane de me tenir la parole qu'elle m'en a donnée. Cependant, Madame, je vous laisse entre les mains un ennemy juré d'*Andromaque,* qui veut que ce soit une piece où il n'y ait pas de sens commun. Je vous prie de le mettre à la raison, Madame.

## SCENE VII.

### ALCIPE, LA VICOMTESSE.

LA VICOMTESSE.

Est-il possible, Alcipe, que vous puissiez dire cela?

ALCIPE.

Ah! Madame...

LA VICOMTESSE.

Je ne vous croy pas si peu raisonnable. Vous voulez bien que je sçache s'il y a chez moy quelqu'un de mes gens?

ALCIPE.

Hé! Madame, je le vay sçavoir.

LA VICOMTESSE, *le retenant.*

O Dieu! Monsieur, n'en prenez pas la peine. Virginie! Plotine!

ALCIPE.

Mon Dieu! Madame, que ces noms-là sont beaux!

LA VICOMTESSE.

Ah! je suis fort pour ces sortes de noms-là. Tous mes laquais s'appellent Cesar et Alexandre, et il n'y a pas jusqu'à mon cocher que j'appelle Phaéton.

ALCIPE.

C'est avec raison, Madame: il conduit aussi le char d'un Soleil, quand il mêne vostre carrosse.

LA VICOMTESSE.

Ah! cette comparaison est un peu forte pour moy. Laquais! hola! quelqu'un.

ALCIPE, *allant et revenant.*

Hola! laquais de madame la Vicomtesse! Il n'y a personne sans doute?

LA VICOMTESSE.

Je suis malheureuse, je ne puis faire un pas

hors de chez moy que tout mon monde ne se disperse aussi-tost de costé et d'autre.

ALCIPE.

Puis qu'ils vous ont veu entrer chez la mere d'Hortense, ils ne doivent pas estre loin.

LA VICOMTESSE.

C'est que le bon destin d'*Andromaque* veut que je demeure un moment avec vous pour la deffendre de vos sentimens.

ALCIPE.

Ha! Madame, j'aurois bien pris la liberté d'aller m'en justifier jusques chez vous.

LA VICOMTESSE.

Qu'y a-il donc dans cette pauvre *Andromaque* qui la rende une si mechante piece?

ALCIPE.

Je ne dis pas, Madame, que ce soit une tres-mechante piece. Non, au contraire, cela ne va pas tant mal pour un commencement, et l'autheur a assez bien imité les sçavans en quelques endroits. Mais de vouloir qu'il soit vray qu'il ait surpassé tous ceux qui ont jamais écrit, hé! Madame, le bon sens peut-il souffrir qu'on se trompe de la sorte? C'est gaster un homme à force d'encens, et sans cela peut-estre que nous aurions veu quelque jour une bonne piece de luy.

LA VICOMTESSE.

Ostez ce *nous aurions veu,* Alcipe, car on l'a veuë ou l'on ne la verra jamais, et tout est admirable dans l'*Andromaque*.

ALCIPE, *souriant.*

Il y a je ne sçay quoy, Madame, qui à mon gré ne seroit guere un exemple à suivre.

LA VICOMTESSE.

Ah! juste Dieu! que dites-vous là? C'est peut-estre la tragedie où toutes choses sont de meilleur exemple, et j'y songeois encore hier en rendant visite à une petite provinciale fort au dessous de ma qualité, qui eut l'insolence de m'attendre dans sa chambre et sur son siege, au lieu de venir au devant de moy. « Helas! dis-je, cela est bien éloigné de l'honnesteté de *Pirrhus*, qui, loin de souffrir qu'on ameine *Oreste* à son audience, le va chercher où il est, pour sçavoir le sujet de son ambassade. »

ALCIPE, *riant.*

Avec tout le respect que je vous dois, Madame, je croyois que les rois deussent estre un peu plus jaloux de leur rang. Cette grandeur qui est attachée à leurs personnes fait que ce qui s'appelleroit honnêteté en d'autres est une grande faute en leur conduite, et je n'ay point encore veu de gens qui n'aient ry à cette piece lorsque *Pirrhus* y vient dire à *Oreste : Je vous cherchois par tout, Seigneur,* au lieu de le mander dans son cabinet.

LA VICOMTESSE.

Hé! mon Dieu, tous les rois ne sont pas si façonniers qu'on diroit bien.

ALCIPE.

Ah! Madame, la Majesté ne doit pas courir

ainsi de chambre en chambre dans les occasions de ceremonies.

LA VICOMTESSE.

Voulez-vous encore rien de meilleur exemple que cette *Andromaque* qui pleure son époux aprés plus d'un an comme le premier jour?

ALCIPE, *riant.*

D'accord, Madame, cela est tout à fait rare. Mais on l'accuse de peu de jugement, cette *Andromaque*, d'avoir découvert à son cruel ennemy qu'elle avoit sauvé son fils. Elle devoit bien le faire élever dans un lieu qui ne fust pas venu à la connoissance de *Pirrhus :* car qui avoit eu le temps et l'adresse de supposer un autre enfant à *Ulysse*, le plus fin de tous les hommes, en pouvoit avoir eu aussi pour faire ce que je dis.

LA VICOMTESSE.

Oh! c'est ce que j'y trouve de plus beau, que cette confiance. C'est une marque qu'elle estoit tres-bonne.

## SCENE VIII.

### ALCIPE, LA VICOMTESSE, CESAR.

LA VICOMTESSE, *à Cesar.*

Cesar! Hé bien! Monsieur le coquin, où estoient donc tous mes gens quand j'ay voulu rentrer chez moy?

CESAR.

Peut-estre que je dormois, Madame.

LA VICOMTESSE.

Je vous apprendray, petit sot...

CESAR.

Hé! Madame, vous avez une femme de chambre qui s'amuse, il y a une heure, à faire l'*Harmione* contre vostre cocher dont elle est coëffée; au lieu de cela, que n'écoutoit-elle à la porte?

ALCIPE, *riant*.

Ce Cesar a la mine d'estre un bon petit fripon.

LA VICOMTESSE.

Tout parle d'*Andromaque*. Mais vous plaist-il d'entrer, Alcipe? Venez, venez, nous continuerons nôtre conversation au logis.

ALCIPE.

C'est trop d'honneur, Madame, que vous me faites.

*Fin du Premier Acte.*

# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

LYSANDRE, SEUL.

Je ne voy personne. Favorise, ô Ciel! le dessein que j'ay de voir ma chere Hortense. Mais quelqu'un descend. N'importe, servons-nous du pretexte que nous avons resolu de prendre en cas que nous soyons découverts.

## SCENE II.

LYSANDRE, LISE.

LISE.

Que demandez-vous, Monsieur? que cherchez-vous?

LYSANDRE.

Je voudrois dire un mot à Sylviane, ma chere fille. Fay que je luy parle. A-t'on disné ?

LISE.

Ouy; mais que luy voulez-vous dire? Elle est empeschée.

LYSANDRE.

Je venois pour affaire. Hortense y est-elle? et ne pourrois-je luy confier ce que c'est, au deffaut de madame sa mere?

LISE.

Vrayment, Monsieur, ma maîtresse a bien aujourd'huy à songer à autre chose : elle est à la veille de ses nopces.

LYSANDRE, *à part.*

O Dieu! l'avis n'est point faux. (*A Lise.*) Je ne luy dirois qu'un mot.

LISE.

Je m'en vay plustost avertir madame sa mere; prenez la peine d'entrer dans la salle.

## SCENE III.

### LYSANDRE, HORTENSE, LISE.

HORTENSE, *sortant brusquement.*

Non, non, Lise, ne va point avertir ma mere, et tiens-toy plûtost icy pour me rendre un service pendant que je diray un mot à Monsieur.

LISE, *à part.*

Hon! hon! nous y voicy.

HORTENSE, *à Lise.*

Eraste est dans le jardin qui se promene avec elle; fais le guet, et avertis-nous quand ils seront prests d'en sortir. (*A Lysandre.*) Vous voyez la fille la plus fidelle qui soit en France, Monsieur. (*A Lise.*) Il faut que tu nous aides, Lise. (*Icy Hortense parle en l'oreille à Lysandre.*)

LISE, *à part.*

Justement, parce qu'on ne peut plus se cacher de moy.

HORTENSE, *à Lysandre, à part.*

C'est une necessité de nous en servir, mais elle est bonne, j'en feray ce que je voudray.

LYSANDRE, *à Lise.*

Il y a cinquante pistoles pour toy si nous venons à bout de nostre dessein, et que tu ne parles pas. (*Ils se parlent bas encore.*)

LISE.

Helas! Monsieur, je suis toute au service de Madame. (*A part.*) Voyez-vous pourtant la rusée!

LYSANDRE, *aprés qu'Hortense luy a parlé bas.*

Ah! vous avez de l'esprit, et je croy que cela fait desesperer mon rival.

HORTENSE.

Je le fais enrager. (*A Lise.*) Ma pauvre Lise, fais bien le guet.

LISE.

Eh! ne craignez rien, ils sont en profonde

conference et ne songent guere à ce que vous faites. (*Elle s'écarte un peu.*)

LYSANDRE.

Cependant, Madame, la presence de ce rival m'a empesché ce matin, au Palais, de vous entretenir plus à loisir.

HORTENSE.

Ce n'est pas ma faute. J'avois pris des mesures pour y pouvoir aller seule, mais j'ay esté toute étonnée que je l'ay veu à la mesme boutique où j'étois.

LYSANDRE.

Ah! Dieu! j'avois receu, hier au soir, une sensible joye en apprenant par vostre cocher que vous aviez encore rompu le coup de mon malheur, et j'avois mis l'*Andromaque* au dessus de toutes les pieces de theatre, à cause qu'elle avoit produit ce bon effet.

LISE, *à part.*

C'est donc le cocher.

LYSANDRE.

Mais vostre cruelle mere veut que la nuit qui vient vous n'en épousiez pas moins mon rival.

HORTENSE.

J'ay gagné temps jusqu'à demain, mais...

LYSANDRE.

Demain ou cette nuit, Madame, c'est tout un pour moy, et, s'il n'y a point d'autre remede, il faut que vous consentiez que je vous enleve cette mesme nuit.

HORTENSE.

Mais vous disiez que, quand vôtre pere auroit vuidé l'affaire qu'il a contre nous, qui est preste à s'accommoder, vous le feriez resoudre à me demander, pour vous, à ma mere; vous ne vouliez que deux jours pour cela et pour rompre mon mariage avec Eraste.

LYSANDRE.

Ouy, Madame; mais mon pere est tellement obstiné à ne rien relâcher de ses demandes que l'affaire n'a pû estre terminée, et, comme je le connois, je n'ose luy parler de vous auparavant, de peur de tout gaster. J'avois mesme prié un de mes amis, qui m'avoit promis de me servir utilement, de pressentir vôtre mere sur ce dessein; mais je n'en ay point eu de nouvelles, et cependant je vous pers.

HORTENSE.

J'auray bien peu d'adresse si je ne differe encore quelques jours.

LYSANDRE.

Non, non, Madame, on pourroit vous contraindre à plus que vous ne voudriez. Choisissons le plus court, prestez la main à vostre enlevement. Vous me l'avez promis à l'extremité, et nous y sommes. Ce coup rompra celuy que j'apprehende; il fera que mon pere accordera tout ce qu'on voudra pour étouffer l'affaire, et pressera luy-mesme nostre mariage. Nous sommes deux partis égaux. Eraste n'est qu'un inconnu qui trompe vostre mere et qui n'a peut-estre pas

tout le bien qu'il dit, et je suis seur qu'avec le temps elle m'aimeroit mieux que luy pour son gendre. Enfin, Madame, je ne vous demande rien que vous ne m'ayez promis.

HORTENSE.

Il est vray; mais n'y a-t'il pas d'autres moyens?

LYSANDRE.

Non, Madame; mais, de grace, resolvez promptement; ce lieu est mal propre à contester.

HORTENSE.

Je suis bien embarrassée!

LYSANDRE, *montrant Lise.*

Il faut que cette fille nous facilite cette entreprise.

HORTENSE.

Lise...

LISE.

Eh! depeschez sans barguigner.

HORTENSE.

Hé bien! elle vous tiendra la petite porte du jardin ouverte, et je m'y rendray à minuit; mais aussi promettez-moy...

LYSANDRE.

Je vous enleveray sans vous enlever: ce ne sera que pour vous conduire chez vostre parente, où nous nous sommes déja veus.

HORTENSE.

Lise, garde-toy bien de nous trahir; tu vois quelle confiance j'ay en toy, et où j'en serois si Eraste sçavoit nostre dessein. (*En l'embrassant.*)

Je te feray tant de bien, tant de bien, aprés ce temps-cy, que... tu verras. Mais je croy qu'Eraste et ma mere sont rentrez dans la salle. Va voir, Lise, je t'en prie.

LISE, *y allant.*

Hé! allez, ne vous mettez pas en peine, je vous avertiray.

HORTENSE, *à Lysandre.*

Adieu, retirez-vous. Comme nôtre Vicomtesse ne manque pas, depuis peu, à s'aller promener toutes les nuits dans le jardin pour y entretenir ses visions romanesques, et pour voir si quelque adorateur ne sortira point de derriere une palissade pour mourir à ses pieds, il me sera bien aysé de m'y rendre sans qu'on soupçonne que ce soit moy.

LISE.

Ah! Madame, Eraste vous a veus à travers des vitres de la salle, et je me trompe fort s'il n'accourt icy.

HORTENSE, *à Lysandre.*

Sortez viste. (*Il sort.*)

## SCENE IV.

### ERASTE, SYLVIANE, HORTENSE.

ERASTE.

Vous rougissez en me voyant, Madame; je

suis fâché d'avoir interrompu vostre entretien avec ce galant homme. (*A Sylviane.*) Madame, il ne faut plus demander pourquoy vostre fille cherche tous les jours des remises. Sans doute qu'elle a des inclinations secrettes, et qu'elle espere que vous choisirez à la fin un autre gendre que moy.

SYLVIANE.

Est-il vray, ma fille? parliez-vous à quelqu'un?

HORTENSE.

Ouy, Madame.

ERASTE.

Ouy!... Ah! juste Ciel! quelle effronterie!

HORTENSE.

L'extravagant!

SYLVIANE.

Et qui est celuy, ma fille, à qui vous parliez?

HORTENSE.

C'est Lysandre, ma mere, qui est venu sçavoir si vous estiez au logis, parce qu'un homme doit venir vous parler des affaires de son pere, et, comme je l'ay apperceu de la salle, je suis descenduë dans la cour pour luy dire que vous estiez à la maison, et que cet homme pouvoit venir quand il luy plairoit.

ERASTE.

Bonne excuse, ma foy! bonne excuse! La menterie est bien trouvée.

SYLVIANE.

Ecoutez, Eraste...

ERASTE.

Eh! Madame, il faudroit que Lysandre fût bien plein de loisir pour venir luy-mesme faire un semblable message. Un laquais suffisoit pour cela, aussi bien que pour en faire la response.

HORTENSE.

Vous vous moquez, Monsieur; un simple resident suffisoit bien pour faire l'ambassade d'*Oreste*, et cependant il n'a pas laissé de venir luy-mesme demander un chetif petit enfant à *Pirrhus*. Pourquoy condamnez-vous en Lysandre ce que vous approuvez en luy?

ERASTE, *à Sylviane.*

Vous voyez, morbleu! comme on me traitte?

SYLVIANE.

Rentrez, petite sotte, et ne parlez point davantage. (*Hortense rentre et le menace du doigt en passant devant luy.*)

## SCENE V.

### ERASTE, SYLVIANE.

ERASTE.

Enfin, Madame, la source de mon malheur m'est connuë. Je condamnois tous les jours les soupçons que j'avois qu'elle n'en aymât un autre, mais la presence de Lysandre m'a éclaircy de toutes choses.

SYLVIANE.

Il ne faut pas que Lysandre vous donne de l'ombrage. J'ay, en effet, des affaires d'importance avec son pere, qui sont en termes d'accommodement, et il se peut qu'il soit venu icy pour ce que ma fille vous a dit.

ERASTE.

Ah! Madame, mon malheur est certain. Je me suis flaté jusqu'icy de l'esperance qu'elle pouvoit changer, et je prenois pour des effets de jeunesse l'affectation qu'elle a à me maltraitter. Mais, depuis qu'à travers de ces vitres je les ay veus se parler avec toute l'action des amans, je ne doute plus que ce Lysandre n'ait son cœur, Madame; non, je n'en doute plus.

SYLVIANE.

Point du tout, vous dis-je.

ERASTE.

Madame, j'ay de bons yeux, j'ay de la raison, et vous ne m'osterez point cela de la teste.

SYLVIANE.

Comment ne fascheriez-vous point une jeune fille avec vos obstinations, puis que je m'en fâcherois moy-mesme si je n'estois plus raisonnable que vous? Si je vous fais épouser ma fille demain sans remise, comme je vous l'ay promis, qu'aurez-vous à dire?

ERASTE.

Il faudroit, Madame, que ce fût dés cette nuit, comme il avoit esté resolu.

SYLVIANE.

Il n'y a pas tant de temps jusqu'à demain, et cela ne doit point vous chagriner.

## SCENE VI.

### SYLVIANE, ERASTE, LISE.

LISE.

Madame !

SYLVIANE.

Qu'y a-t'il?

LISE.

Un honneste homme est dans la salle qui demande à vous parler.

SYLVIANE, *à Lise.*

Je vay tout à l'heure à luy. (*A Eraste.*) Je vous quitte un moment. C'est sans doute l'homme du pere de Lysandre dont ma fille nous vient de parler, et cela vous doit mettre hors de jalousie. Adieu, soyez en repos; je luy feray bien perdre tous ses petits caprices, et je vous la promets demain fort complaisante, pourveu qu'il ne se parle plus d'*Andromaque*.

## SCENE VII.

### ERASTE, SEUL.

Eh! demain, demain, c'est encore bien du temps pour un homme qui a sujet de craindre à toute heure un revers de fortune. Mais il faut que je renvoye au Petit Paris, car j'ay envoyé dire à mon valet de ne rien faire sans revenir prendre mon ordre. Eh! *Andromaque!* maudite *Andromaque!* Mais j'admire ma jeune étourdie, d'y trouver à tous momens de quoy me railler. Si une autre qu'elle se mesloit de me faire de ces applications... Mais voicy mon valet.

## SCENE VIII.

### ERASTE, LANGOUMOIS.

ERASTE.

Langoumois!

LANGOUMOIS.

Monsieur, je venois à vous.

ERASTE.

Il faut que tu retournes au Petit Paris dire que ce sera pour demain asseurement.

LANGOUMOIS, *riant.*

Monsieur, j'ay fait comme *Oreste,* qui ne laissa pas de tuer *Pirrhus*, quoy que *Cleone* luy eût été dire qu'il n'en fist rien sans revoir *Hermione.*

ERASTE, *le batant.*

Comment, coquin ! vous vous meslez donc aussi de me parler de l'*Andromaque?*

LANGOUMOIS.

Hé! Monsieur, je voulois vous dire que, quoy qu'on m'eust averty de ne rien faire sans nouvel ordre, je n'ay pas laissé de commander vostre regale pour demain.

ERASTE.

Et l'as-tu deviné, traistre?

LANGOUMOIS.

Non, Monsieur. Il y a cette difference entre *Oreste* et moy, que s'il a deviné, luy, que celle-là n'en vouloit pas moins tuer l'autre, moy, j'ay sceu vostre volonté d'un des laquais de Sylviane qui m'a rencontré au cabaret.

## SCÈNE IX.

### ERASTE, LA VICOMTESSE, LANGOUMOIS.

LA VICOMTESSE, *sortant de chez elle.*

Je suis bien aise de vous voir, Eraste.

ERASTE.

Je vous en suis obligé, Madame.

LANGOUMOIS, *à Eraste.*

Monsieur, j'ay autre chose à vous dire.

LA VICOMTESSE.

O! que vostre cousin est un étrange homme! On vous accuse d'être obstiné, mais j'aimerois mieux avoir affaire à cinquante Erastes qu'à un seul Alcipe.

LANGOUMOIS, *à Eraste.*

Monsieur, cela est d'importance.

ERASTE.

Attens un moment. (*A la Vicomtesse.*) Il a bien frondé l'*Andromaque*, n'est-il pas vray, Madame?

LA VICOMTESSE.

Je l'ay prié de dîner avec moy pour en parler plus long-temps; il a condamné les endroits que j'aime le mieux.

ERASTE.

Hay! hay! c'est un fou, Madame; je le luy ay tantost dit à son nez.

LA VICOMTESSE.

Oh! il est tout à fait ridicule.

LANGOUMOIS, *à Eraste.*

Monsieur, ce que j'ay à vous dire est plus necessaire que ce que vous dites.

ERASTE.

Tu veux parler, traistre, et moy je ne veux pas écouter. (*A la Vicomtesse.*) Il veut avoir

plus d'esprit que vingt personnes de la premiere qualité qui l'ont trouvée incomparable.

LA VICOMTESSE.

Il m'a donné un joly détour quand je luy ay parlé de cela. Il veut que ces messieurs n'en ayent pas moins reconnu les deffauts, et que ce soit seulement pour donner courage à un jeune autheur qui a du génie, qu'ils loüent si hautement sa piece.

ERASTE.

En depit de luy, pourtant, c'est la plus belle piece qui soit sur la terre.

LA VICOMTESSE.

J'aime tant la bonne foy de cette pauvre *vefve*, quand elle fait son testament et qu'elle confie *Astianax* à sa suivante avant que de se tuer.

ERASTE.

Hé bien, Madame, il y a eu des impertinens qui ont blasmé cela.

LA VICOMTESSE.

Je le sçay. Il y eut une petite creature qui trouva hier l'endroit delicat. « Si j'avois, dit-elle, esté à la place d'*Andromaque*, j'aurois voulu coucher deux ou trois nuits avec *Pirrhus*, afin qu'il permist à *Cephise* de disposer de mon fils aprés ma mort. » L'impertinente !

ERASTE.

Bon ! Madame, si elle eût fait cela, l'envie de se tuer ne luy seroit peut-estre pas demeurée, et cela auroit gasté sa vertu.

LA VICOMTESSE.

Vous avez raison, et, en dépit de cette spirituelle, c'est un chef-d'œuvre surprenant que cette tragedie.

ERASTE.

Surprenant autant qu'il puisse l'estre. Vous y voyez une *Hermione* qui court un *Pirrhus*, et tous deux avoir une telle simpathie l'un avec l'autre, que, quand celle-là a fait une scene avec sa *Cleone*, celuy-cy la double aussi tost avec *Phenix, son precepteur*. Elle et luy n'ont qu'une mesme pensée. Ils s'expriment avec les mesmes mots, et cependant ce *Pirrhus* n'en aime pas plus cette *Hermione :* est-il rien de si admirable et de si surprenant? Aprés, Madame, j'ay ouy dire qu'*Astianax* fut precipité du haut d'une tour par *Ulisse;* mais, dans cette comedie, sa mere le sauve fort subtilement et trompe cet *Ulisse,* qui estoit le plus fin diable qui fust en France.

LA VICOMTESSE.

Vous voulez dire en Grece.

ERASTE.

En Grece, en France, qu'importe? Mais est-il rien de si surprenant?

LANGOUMOIS, *à Eraste.*

Je vous apprendray quelque chose de plus surprenant. Ecoutez-moy.

ERASTE.

Pendart!..

LA VICOMTESSE.

Cela n'est pas au goust d'Alcipe. Il dit que c'est une faute d'avoir changé un évenement aussi connu que la mort d'*Astianax;* que ce sont de ces histoires qu'on sçait mieux que celles de nostre temps mesme et qu'on ne doit point déguiser. Mais il ne sçait pas que c'est ce qui fait la beauté de nos romans.

ERASTE.

Peut-on ne pas trouver cela beau? Le benest! l'insensé! le miserable!

LA VICOMTESSE.

Ou bien, dit-il, quand on veut déguiser l'Histoire, il faut que cela serve à quelque chose de grand et d'ingenieux, comme quand Ronsard sauve cet *enfant* pour en tirer l'origine de plusieurs grands rois. Mais, dans l'*Andromaque*, on le sauve sans dire pourquoy, ny ce qu'il devient.

ERASTE.

Quoy! il parle de Ronsard, de ce vieux Ronsard? Le fou! le fou! y en a-t'il de pareils aux Petites-Maisons? Je vous suis obligé, Madame, de m'en avoir tantost debarassé; il me parloit sans cesse d'*Oreste*, et, sans vous, il s'alloit encore jetter sur la friperie de *Pirrhus*.

LA VICOMTESSE.

Ah! pour *Pirrhus*, Alcipe dit qu'il n'avoit pas leu les romans.

ERASTE.

Il ne les avoit pas leus! et que sçait-il? qui

est-ce qui le luy a dit? Je luy soustiens, moy, que *Pirrhus* avoit leu la *Clelie*.

LA VICOMTESSE, *riant*.

Ah! pour la *Clelie*, il ne se peut; mais du moins il avoit leu les romans de son temps, car l'*amour* est l'ame de toutes ses actions, aussi bien que de la piece, en dépit de ceux qui tiennent cela indigne des grands caracteres. Enfin, on a raison de renvoyer Corneille à l'escole. Il n'a jamais rien fait d'approchant.

ERASTE.

Corneille? On m'a fait voir ce matin, chez un libraire, que Corneille luy a volé une scene presque entiere et vingt autres endroits par cy, par là, pour mettre dans une de ses pieces.

LA VICOMTESSE.

Comment? Corneille a-t-il fait quelque piece depuis l'*Andromaque?*

ERASTE.

Parbleu! Madame, c'est la scene où *Hermione* veut qu'*Oreste* aille tuer *Pirrhus*. Je l'ay conferée avec celle de Corneille. Il y a une *Emilie* qui dit toute la mesme chose à un certain *Cinna*.

LA VICOMTESSE.

Vous me raillez, Eraste.

ERASTE.

Non, Madame; je vous le feray voir quand il vous plaira, et tous les autres endroits que je vous dis.

LA VICOMTESSE.

Vous voulez me dire que l'autheur de l'*An-*

*dromaque* a pris cette scene dans le *Cinna*, qui est fait il y a trente ans?

ERASTE.

Tout de bon? (*Bas.*) Se seroit-on moqué de moy?

LA VICOMTESSE.

Adieu; je ne veux plus demeurer avec un homme qui commence à tourner casaque à mon party, et je vay voir si l'on joüe chez Sylviane.

## SCENE X.

### ERASTE, LANGOUMOIS.

LANGOUMOIS.

O! grace au Ciel, la babillarde nous laisse en repos. Vous plaist-il que je parle, Monsieur?

ERASTE.

Ouy; mais, s'il t'arrive jamais de me venir interrompre comme tu as fait, quand je seray avec quelqu'un, je t'estropieray.

LANGOUMOIS.

Vous voulez estropier les gens quand on vient vous donner des avis de la derniere consequence.

ERASTE.

Quels sont ces avis? Parle viste.

LANGOUMOIS.

En rentrant ceans par le jardin, j'ay trouvé Lise, qui m'a dit que vous avez un rival.

ERASTE.

Un rival! et qui pourroit-ce estre, bon Dieu! si ce n'est ce Lysandre que j'ay veu?

LANGOUMOIS.

Il est aymé d'Hortense depuis long-temps.

ERASTE.

Il est aymé? Ah! fiez-vous aux filles après cela!

LANGOUMOIS.

Le cocher de Sylviane est le porte-poulet.

ERASTE.

Fiez-vous encore à des marauts de cochers, meres! fiez-vous-y.

LANGOUMOIS.

Une cousine d'Hortense preste sa maison pour les rendez-vous.

ERASTE.

Fiez-vous mesme à de maudites cousines, morbleu!

LANGOUMOIS.

Et cet honneste homme-là doit l'enlever à minuit par la petite porte du jardin.

ERASTE.

Il la doit enlever! Et le nom de ce ravisseur, le sçais-tu?

LANGOUMOIS.

Il s'appelle Lysandre.

ERASTE.

Quoy! c'est Lysandre? Ah! l'on ne peut guere tromper des yeux interessez, et je l'ay bien dit, à les voir parler d'action comme ils faisoient. La

petite infidelle! Il n'estoit venu que pour sçavoir si sa mere estoit à la maison.

LANGOUMOIS.

C'est sans doute, Monsieur, que, le porte-poulet ayant esté obligé d'aller à Saint-Cloud avec son chariot, ils n'avoient plus personne par qui se faire sçavoir leurs sentimens.

ERASTE.

Et comment Lise a-t-elle sceu tout cela?

LANGOUMOIS.

Elle a esté du secret par necessité. On luy a mesme promis cinquante pistoles pour se taire, et, par parenthese, Monsieur, vous estes bienheureux de luy en avoir promis cent, cela est cause de vostre salut; mais la voicy.

## SCENE XI.

### ERASTE, LANGOUMOIS, LISE.

ERASTE, *allant au devant.*

Je dois la vie à ton avis, ma chere Lise, et il faut que je recompense ta fidelité; tends la main.

LISE.

Monsieur, j'attendray bien les cent pistoles tout à la fois.

ERASTE.

Prends toûjours, cecy ne sera pas compté sur la somme. Hé bien! Lise, il nous faut rompre le coup de cet enlevement.

LISE.

Ouy, Monsieur, et épouser dés demain sans faute; au moins, quand Hortense sera vostre femme, vous n'aurez plus rien à craindre.

ERASTE, *à Lise.*

Aurois-tu creu cela d'Hortense ?

LANGOUMOIS.

Hon! j'ay eu bon nez, moy, quand je l'en ay soupçonnée.

LISE.

Les filles qu'on veut marier malgré elles sont capables de beaucoup de choses.

ERASTE.

Et fut-ce malgré elle que la double friponne donna son consentement, quand on parla de nous marier?

LISE.

Il faut bien que ce n'ait esté que par le commandement absolu de sa mere, puis qu'elle aimoit cet autre. Mais, comme je vous dis, il ne faut que rompre leur dessein, et Lysandre sera bien attrapé, aussi bien que son Cleonte, qui vient de parler peut-estre à Madame afin de l'amuser.

ERASTE.

Quoy! l'homme qui est venu s'appelle Cleonte?

LISE.

Ouy. Qui vous rend étonné? qu'avez-vous?

ERASTE, *à part.*

Ah! je suis ruiné! (*Haut.*) Lise, il faut tout découvrir à Sylviane.

LISE.

Gardez-vous-en bien. Ma maîtresse se douteroit aussi-tost que je vous en aurois averty. Il vaut mieux vous promener dans le jardin jusqu'aprés minuit. Comme vous loüez une partie de la maison, vous y avez vostre part comme un autre, et l'on n'y pourra trouver à redire. Adieu, j'ay peur seulement qu'on ne me voye avec vous.

## SCENE XII.

### ERASTE, LANGOUMOIS.

ERASTE.

Falloit-il que ce Cleonte se rencontrast icy pour me traverser peut-estre encore! Mais il ne faut pas balancer, prenons la place de Lysandre; enlevons mon infidelle à la faveur de leur rendez-vous, et puis, selon que nous aurons sujet de craindre ou d'esperer, nous nous servirons de cet enlevement. Cours chez Alcipe, et dis-luy que j'ay quelque chose d'importance à luy communiquer et qu'il m'attende chez luy.

LANGOUMOIS.

Le voicy, Monsieur, comme s'il l'avoit deviné.

## SCENE XIII.

### ERASTE, ALCIPE, LANGOUMOIS.

LANGOUMOIS.

Mon maistre a bien affaire de vous, Monsieur.

ERASTE.

Par quel bonheur te rencontres-tu icy, cher cousin?

ALCIPE.

Ce n'est pas sans sçavoir pourquoy ny comment, comme ton *Pylade* se trouve en *Epire* tout prest à servir *Oreste* au besoin.

ERASTE.

Eh! mon Dieu, laissons cela là!

ALCIPE.

C'est parce que j'ay promis à la Vicomtesse de revenir joüer chez Sylviane.

ERASTE.

Apprens quel est mon malheur.

ALCIPE.

Quel malheur?

ERASTE.

Ce que je craignois est, que je croy, arrivé.

ALCIPE.

Comment?

ERASTE.

Je te le diray; mais Hortense est perduë pour moy si je ne l'enleve.

ALCIPE, *souriant.*

Tu n'as que des desseins heroïques! Le moyen de l'enlever, si elle n'y consent pas? Je ne trouve point la chose fort aisée.

ERASTE.

Et moy, je te dis que j'auray fait cela en un tour de main.

ALCIPE, *souriant encore.*

Mais...

ERASTE.

Je n'ay pas le temps de raisonner. Il faut que je l'enleve, et quand? dés cette nuit.

ALCIPE.

(*A part.*) Le fou! (*Haut.*) Tu aurois besoin d'un homme pour cela.

ERASTE.

Et de qui?

ALCIPE.

De l'autheur d'*Andromaque.*

ERASTE.

Hé! laisse en paix l'*Andromaque,* maudit parent! As-tu envie de me faire enrager?

ALCIPE.

Tout de bon. C'est qu'il trouveroit moyen de te rendre cela le plus aisé du monde, et, quand Hortense seroit aussi bien suivie qu'*Hermione*

et sa maison aussi bien gardée qu'estoit le *palais* de *Pirrhus*, tiens, ce ne seroit qu'une bagatelle : il t'apprendroit, comme à *Pylade,* tous les détours obscurs de son appartement; il te feroit porter Hortense sur le poing, sans que la belle en dît un seul mot, sans que ses gardes en vissent rien :

Et cette nuit, sans peine, une secrete voye
Jusques dans nos vaisseaux conduiroit nostre proye.

ERASTE, *en colere.*

Tu parles comme un peroquet, et tu trouves l'enlevement d'Hortense impossible, faute de sçavoir les moyens que j'en ay. Me veux-tu servir? je ne te demande que cela.

ALCIPE.

Ouy dea, et de tout mon pouvoir.

ERASTE.

Entrons chez moy, je te diray toutes choses.

*Fin du Second Acte.*

# ACTE III

## SCENE PREMIERE.

### LANGOUMOIS, LISE.

LANGOUMOIS.

Voila donc mon maistre bien chaudement, Lise, d'avoir enlevé la Vicomtesse en croyant enlever Hortense? Ah! j'en enrage. Qu'en dit-on chez toy?

LISE.

Ma maîtresse rit et danse, et croit que cela fera conclure son mariage avec Lysandre; mais Madame ne dit ce qu'elle a dans l'esprit à personne. Je tiens pourtant mes cent pistoles bien avanturées.

LANGOUMOIS.

Je perdray plus que toy si l'affaire ne va pas bien, car mon maistre me devoit faire perru-

quier, dés qu'il auroit épousé ta maîtresse. Mais pourquoy ne vins-tu pas l'avertir qu'elle ne descendroit point au jardin? Il n'auroit pas fait cette beveuë.

LISE.

Pourquoy luy aurois-je esté dire cela? Ma maîtresse n'a pas manqué d'y descendre, non plus que moy, et nous y entrions justement comme ton maître faisoit cette belle affaire, qui nous a fait retourner sur nos pas plus viste que nous n'estions venuës.

LANGOUMOIS.

C'est toûjours ta faute : si tu l'eusses fait descendre plustost, il n'en eût pas pris une autre pour elle.

LISE.

Tu es fou. Si j'eusse pu l'empescher absolument d'y aller, je l'eusse fait, et j'eusse creu bien servir ton maistre. M'avoit-il dit qu'il vouloit l'enlever? Et puis, qui se seroit imaginé que cette l'endort de Vicomtesse se trouveroit là si à propos, pour estre cause de tout ce malheur?

LANGOUMOIS.

Maudites soient ses visions et ses promenades nocturnes! Cette malheureuse-là n'est faite que pour faire damner tout le monde. Voila une avanture de roman telle qu'il la luy falloit.

LISE.

Adieu; la voicy que ton maistre rameine chez elle.

LANGOUMOIS.

Peste! il attendoit que je retournasse pour luy porter quelques nouvelles; je veux l'éviter aussi bien que toy : il ne feroit peut-estre pas bon auprés de luy dans la mauvaise humeur où il doit estre.

## SCENE II.

### ERASTE, ALCIPE, LA VICOMTESSE.

ERASTE, *à Alcipe, tandis que la Vicomtesse s'avance sur le bord du theatre, le mouchoir sur les yeux.*

Entre chez Sylviane; avant que je la revoye dis-luy que je croyois enlever Hortense pour rompre la partie faite entre elle et Lysandre; sçache ce que l'arrivée de Cleonte aura pû produire, songe enfin à tout, car j'enrage. (*S'avançant en suite vers la Vicomtesse.*) Vous voila chez vous, Madame, il n'y a rien de gasté.

LA VICOMTESSE.

Va, lâche! ton action a étouffé dans mon ame tout ce que j'y avois d'estime pour ta personne.

ERASTE.

Il ne faut pas pleurer.

LA VICOMTESSE.

Ha! je pleureray plus long-temps cet affront qu'*Andromaque* n'a pleuré son Hector. Va, je

t'aymois, puis qu'il faut que je le die, et tu me tenois lieu quelquefois d'un objet assez doux dans mes resveries innocentes; mais...

ERASTE.

Je vous ay dit...

LA VICOMTESSE.

Non, je te regarde comme un infame ravisseur.

ERASTE.

Que diable...?

LA VICOMTESSE.

Comme un monstre de brutalité, et le Ciel permettra que je sois vangée du plus perfide de tous les amans.

ERASTE.

Mais, Madame, à qui parlez-vous et de quoy vous plaignez-vous? Je me suis mépris : hé bien, je vous en demande pardon, et je vous ramene chez vous tout aussi entiere que je vous en ay enlevée.

LA VICOMTESSE.

Imagine-toy que je suis *Clelie* et que tu es *Horace*, et que, malgré ton amour, je te haïray desormais comme la mort.

ERASTE.

Au diable soit la folle! Morbleu! Madame, regardez-moy bien, je m'appelle Eraste; cherchez vostre Horace où il vous plaira; je ne vous demande rien, je vous rends à tous vos gens, et je l'aurois fait dés cette nuit, quand j'ay connu que je vous avois prise pour une autre, si vous

eussiez voulu m'écouter; mais vous avez couru vous enfermer dans le cabinet d'Alcipe, d'où l'on n'a pû vous tirer, quelque chose qu'on vous ait pû dire; c'est vostre faute, car, pour moy, je ne vous demandois rien.

LA VICOMTESSE.

Va, lâche! m'avoir mis la main sur la bouche, et m'avoir causé une pasmoison dont j'ay pensé mourir, est-ce là l'action d'un amant?

ERASTE.

Encore? Je suis fort vostre serviteur, Madame, mais vostre amant...

LA VICOMTESSE.

Dissimule, dissimule, et dis que tu ne m'aimes pas, pour cacher ton dépit.

## SCENE III.

### ERASTE, LA VICOMTESSE, HORTENSE.

LA VICOMTESSE.

Ah! Madame, Madame, vostre mere est-elle dans sa chambre?

HORTENSE.

Ouy, Madame.

LA VICOMTESSE.

Il faut que je luy demande protection contre

un infidelle ravisseur. (*A Eraste.*) Va, perfide! va chercher qui puisse t'aymer, aprés le crime que tu as commis. (*Elle entre chez Sylviane.*)

## SCENE IV.

### ERASTE, HORTENSE.

HORTENSE.

Vous ne m'attendiez pas, Monsieur, et je vois bien
Que mon abord icy trouble vostre entretien.
Je ne viens pas, armé d'un indigne artifice,
D'un voile d'équité couvrir mon injustice.
Il suffit que mon cœur me condamne tout bas,
Et je soustiendrois mal ce que je ne croy pas.

ERASTE.

Qu'est-ce que cela veut dire, Madame : ce que vous ne croyez pas?

HORTENSE.

Cela est un peu galimathias, mais il ne doit pas l'être pour vous. Hé quoy! méconnoistriez-vous des vers que vous estimez tant? Il faut vous parler en prose. Je viens donc vous dire, Monsieur, que j'épouse Lysandre.

ERASTE.

Vous épousez Lysandre?

HORTENSE.

Ouy, Monsieur, et j'avoüe que l'on vous avoit voué la foy que je luy voüe. Une autre que moy

vous diroit que sa mere auroit fait cela sans consulter son cœur, et que sans amour elle auroit esté engagée à vous, mais je ne veux pas m'excuser. Si vous voulez, j'épouse Lysandre parce que je veux estre traitresse. Eclatez contre moy. Donnez-moy tous les noms destinez aux parjures, je ne crains pas vos injures.

Et, bien loin de contraindre un si juste courroux,
Il me soulagera peut-estre autant que vous.

ERASTE.

Ah! que cela est beau de venir ainsi chercher les gens pour leur faire insulte! Vous devriez avoir honte de vous vanter, à mon nez, de vostre lâcheté, au lieu de vous cacher et de m'éviter avec soin. Une autre que vous trouveroit quelque excuse pour colorer sa trahison.

HORTENSE.

Hé quoy! Monsieur, vostre interest vous fait si tost changer de sentimens? Quand je disois du compliment de *Pirrhus* ce que vous venez de dire du mien, vous m'accusiez de ne me pas connoistre aux belles choses. Je vous parle avec franchise, comme il fait à *Hermione:* je me suis servie de ses propres termes, et mesmes j'ay employé de ses vers, pour vous faire avaller cela plus doux.

ERASTE.

Ah! ne faites pas la rieuse.

HORTENSE.

Quoy?

ERASTE.

Mais j'ay tort de m'emporter; riez, ma petite mignonne, riez; on est allé instruire vostre mere de tout ce qu'il faut pour rabattre vôtre caquet, et nous verrons si vous espouserez ce Lysandre. Voicy l'homme qui nous en dira des nouvelles.

## SCENE V.

### HORTENSE, ERASTE, ALCIPE.

ERASTE.

Eh bien! cousin, l'enlevement de la Vicomtesse tourne-t'il à ma confusion ou à celle de Madame? Madame vient de me dire qu'elle va épouser Lysandre.

ALCIPE.

Ne vois-tu pas que Madame se vange galamment de tes brusqueries par ces petites allarmes qu'elle te donne? Lysandre vient, en effet, d'entrer là dedans avec Cleonte, mais c'est pour parler des affaires de son pere, et Sylviane n'a point changé d'intention pour toy.

HORTENSE.

Voila qui va bien. (*Elle va au devant de Lysandre et de la Vicomtesse, qui sortent de chez Sylviane comme pour entrer dans le jardin.*)

## SCENE VI.

### ERASTE, ALCIPE, HORTENSE, LA VICOMTESSE, LYSANDRE.

ALCIPE, *bas à Eraste.*

Au contraire, elle m'a asseuré qu'elle feroit les nopces aujourd'huy, et elle a témoigné beaucoup d'aigreur à ce Lysandre d'avoir voulu enlever sa fille.

HORTENSE, *à la Vicomtesse et à Lysandre.*

Où allez-vous donc?

LYSANDRE.

Nous croyions que vous estiez au jardin, et nous allions vous y chercher pour nous promener avec vous, pendant que Sylviane est en affaires.

LA VICOMTESSE, *appercevant Eraste.*

Ah! voila mon ravisseur.

HORTENSE, *la retenant.*

Ne craignez rien, vous estes en seureté avec nous, Madame.

ERASTE, *à Hortense.*

C'est donc Monsieur que vous épouserez, Madame?

HORTENSE.

Je ne sçay pas asseurement si ce sera Monsieur, mais je sçay bien que ce ne sera pas vous.

ERASTE, *à Alcipe.*

Ce ne sera pas moy, Alcipe, ce ne sera pas moy!

ALCIPE.

Mon Dieu! tay-toy.

HORTENSE.

Non, sur ma foy! j'en jure.

LYSANDRE, *à Eraste.*

Pour moy, je ne prendrois pas plaisir à me faire aimer par force, et je ne voudrois obtenir une personne que d'elle-mesme. (*A la Vicomtesse.*) N'est-ce pas le mieux, Madame?

LA VICOMTESSE.

Et dans *Cyrus*, et dans *Clelie*, et dans tous nos romans, nous voyons que tous ceux qui en usent autrement sont tousjours malheureux.

ERASTE.

Je me mocque de *Clelie* et de *Cyrus*. Ayant la parole de la mere, il m'importe peu que la fille y consente ou non.

HORTENSE.

C'est bien dit.

ERASTE.

Ouy, c'est bien dit.

LYSANDRE.

Hé quoy! il faut que les choses prennent ce train pour l'interest d'une comedie?

ERASTE.

Ouy, et c'est maintenant que je pretens la soustenir malgré elle et malgré tout le monde, puis que j'ay commencé à la loüer.

ALCIPE.

Quoy! tu vas recommencer tes folies?

HORTENSE.

Mon Dieu! laissez-le faire, Alcipe. Il vaut mieux qu'il parle de cela que d'autre chose.

LYSANDRE, *bas à Hortense.*

Je veux avoir le plaisir de l'obstiner à mon tour. (*A Eraste.*) Pour moy, Monsieur, je me laisse entrainer, comme beaucoup d'autres, au plaisir que donnent ces spectacles, sans m'amuser à les critiquer; mais il est vray que ce que Madame a dit de l'*Andromaque* m'y a fait trouver des deffauts auxquels je n'avois pas pris garde.

ERASTE, *à Alcipe.*

L'entens-tu?

ALCIPE, *à Eraste.*

Ne te fais pas une seconde affaire et cede-leur quelque chose.

ERASTE.

Moy, je n'en feray rien; je soûtiendray jusqu'au bout mon opinion.

HORTENSE, *à Alcipe.*

Vous ne le ferez pas changer.

LYSANDRE, *à Eraste.*

Quand il n'y auroit que l'imprudence avec laquelle *Pirrhus* se deffait de sa garde, trouvez-vous que cela soit bien?

ALCIPE.

Il n'est pas seulement vray-semblable, aprés

que *Phenix* l'a averty du danger et qu'*Hermione* l'en a menacé.

ERASTE, *à Alcipe.*

Mais voyez cet extravagant! Comment voulois-tu qu'on le tuast sans cela?

HORTENSE, *riant.*

Ha! ha! ha!

ERASTE, *à Hortense en la contrefaisant.*

Ha! ha! ha!

LYSANDRE, *à la Vicomtesse.*

Ah! ah! Vous n'en riez pas aussi, Madame?

LA VICOMTESSE.

Je suis encore affligée.

HORTENSE.

Il faut oublier tout, Madame, avec generosité.

LA VICOMTESSE.

J'y feray mon possible, à cause de la compagnie; mais, quand je pourrois rire, je ne rirois point de cela : car, en effet, *Pirrhus* ne pouvoit faire autrement, ayant à mettre *Astianax* en seureté.

ERASTE.

Madame en donne encore une raison à laquelle je ne songeois pas.

HORTENSE.

Et pourquoy ne le menoit-il pas au temple avec luy? Ils y auroient esté gardez tous deux par la mesme garde.

ERASTE.

Pourquoy, Madame? C'est qu'il ne luy plaisoit pas.

ALCIPE, *à Eraste.*

C'est que c'estoit un ecervelé?

ERASTE.

Et toy un autre.

LYSANDRE, *à Hortense.*

Mais, Madame, la garde de *Pirrhus* estoit-elle si petite qu'elle ne pust suffire à le garder et un autre aussi?

HORTENSE.

Elle estoit bien chetive pour un prince envers qui le plus grand roy de Grece venoit en ambassade!

ERASTE.

Hé bien, bien, Messieurs! je vous accorde qu'il y peut avoir des choses contre les regles, dans cette piece; mais se doit-on soucier des regles? Au moins m'avoüerez-vous qu'il n'y en eut jamais de si bien escrites.

HORTENSE.

De si bien escrites!

LA VICOMTESSE.

Oh! c'est par là principalement qu'on l'a admirée; l'on ne vit jamais un langage plus net ny plus juste.

LYSANDRE.

Et moy, Madame, je soustiens le contraire.

HORTENSE.

Et moy aussi.

ERASTE, *à Alcipe.*

Et toy aussi?

ALCIPE.

Et moy aussi.

ERASTE, *foüillant dans sa poche.*

Ah! par sembleu! Messieurs, vous m'en convaincrez tout à l'heure. Voicy l'*Andromaque* dans ma poche, et.... Toutefois je pensois l'avoir, et je ne l'ay pas.

LYSANDRE, *en la tirant de la sienne.*

Je l'ay, moy, Monsieur, et je m'en vay vous en monstrer les fautes à livre ouvert.

LA VICOMTESSE.

Ah! cela est temeraire.

ERASTE, *à Lysandre.*

A livre ouvert donc, à livre ouvert.

LYSANDRE.

Ouy, ouy.

ERASTE.

Nous allons voir comment il s'y prendra, à livre ouvert.

LYSANDRE.

*Hermione* dit à *Oreste* qu'il se dégage des soins dont il est chargé. *Oreste* luy répond que les refus de *Pirrhus* l'ont assez dégagé, et qu'on le renvoye sans le fils d'*Hector*.

ERASTE.

Voyons, voyons les vers. Tudieu! ce que vous dites-là est de la prose.

LYSANDRE.

C'est pour vous faire prendre le sens de ce qui doit suivre. Il répond donc cela et ajoûte :

.....Ainsi donc, il ne me reste rien
Qu'à venir prendre icy la place du Troyen.
Nous sommes ennemis, luy des Grecs, moy le vostre;
Pirrhus protege l'un, et je vous livre l'autre.

Entendez vous cela, Mesdames?

HORTENSE.

Non.

LYSANDRE.

L'entendez-vous, Messieurs?

ALCIPE.

Ma foy, non.

ERASTE.

Et moy je l'entens. Recommencez un peu.

HORTENSE.

Pourquoy faire recommencer, si vous l'entendez?

ERASTE.

Pour vous faire parler.

LYSANDRE.

Ça, ça, je recommenceray:

.....Ainsi donc, il ne me reste rien
Qu'à venir prendre icy la place du Troyen.
Nous sommes ennemis, luy des Grecs, moy le vostre;
Pirrhus protege l'un, et je vous livre l'autre.

ERASTE.

Ah! je l'entens à merveille; recommencez encore, je vous prie.

HORTENSE, *riant.*

Ah a a!

ALCIPE.

Ah a a!

LA VICOMTESSE.

Si l'on ne l'entend pas bien, du moins on devine quasi la beauté qu'il a voulu faire en cet endroit.

ALCIPE.

D'accord, Madame, on devine quasi lors qu'on a autant d'esprit que vous en avez, mais cela n'empesche pas que ce ne soit un galimathias.

LYSANDRE.

Asseurement. Sans tourner le fueillet, en voicy d'autres :

J'ay mandié la mort chez des peuples cruels...

LA VICOMTESSE.

Quoy! vous trouvez à redire à cet endroit-là?

LYSANDRE.

Ouy, Madame.

ERASTE, *se touchant le front avec le doigt.*

Cet homme-là en a un grain, par ma foy! Eh! fy! fy! Monsieur ; c'est un endroit que j'ay retenu par cœur à cause de sa beauté : comment le trouveriez-vous méchant?

J'ay mandié la mort chez des peuples cruels
Qui n'appaisoient leurs dieux que du sang des mortels :
Ils m'ont fermé leur temple, et ces peuples barbares
De mon sang prodigué sont devenus avares.

C'est une expression qui tonne; ne vous fait-elle pas peur seulement, quand vous voulez la critiquer?

LYSANDRE.

Pour devenir avare d'un sang, il faut en avoir

usé auparavant sans avarice. Comment ces peuples barbares pouvoient-ils avoir fait cela, si *Oreste* n'avoit jamais esté en leur puissance, et si c'estoit luy-mesme qui offroit son sang?

ERASTE.

Le beau raisonnement!

LYSANDRE.

Aprés. Il faut que la chose nous soit chere pour en estre avares; et, si le sang d'*Oreste* fut indifferent aux Scithes...

ERASTE.

Il fut indifferent!

LYSANDRE.

Il faut même qu'ils ne l'ayent pas jugé digne d'estre versé, et luy fermer leur temple en estoit une grande marque.

ERASTE.

J'enrage d'entendre une si belle critique.

HORTENSE.

*Avares de son sang prodigué* n'est pas bien dit aussi : car, *Oreste* vivant encore, son sang n'estoit point prodigué.

LYSANDRE.

Il est vray.

ERASTE.

Ouy, c'est assez que Madame l'ait dit.

ALCIPE.

Madame a raison, il falloit dire : *de son sang offert*, et non pas : *de son sang prodigué*.

ERASTE.

Et crois-tu qu'il n'auroit pas dit *offert* aussi

bien que toy, s'il l'avoit voulu? Car, tiens, il le pouvoit, et le voila :

Ils m'ont fermé leur temple, et ces peuples barbares
De tout mon sang offert sont devenus avares.

Mais *prodigué* sonne bien mieux.

LYSANDRE, *en raillant.*

*Prodigué* sonne mieux. Monsieur a raison.

LA VICOMTESSE.

Deux endroits mal tournez ne gastent pas une grande piece.

ALCIPE.

Deux endroits, Madame? S'il n'y avoit que cela, je l'en tiendrois quitte à bon marché, mais il y en a bien d'autres.

LA VICOMTESSE.

Ah! je n'en tombe pas d'acord.

HORTENSE.

Je veux moy-mesme en convaincre Madame. Prenez la peine de m'expliquer cecy, Madame, s'il vous plaist. *Oreste* dit à *Pylade :*

Mais quand je me souvins que parmy tant d'allarmes
Hermione à Pirrhus prodiguoit tous ses charmes.

Ces vers font-ils venir l'idée d'une fort honneste fille, Madame?

LA VICOMTESSE.

Ah! vous avez l'esprit malin, Madame.

LYSANDRE.

La remarque est juste; on ne peut donner un sens fort honneste à cette riche expression :

Hermione à Pirrhus prodiguoit tous ses charmes.

Mais tout est plein de semblables fautes.

ERASTE, *à Lysandre.*

Ma foy! vous les y avez donc mises, car je vous soustiens que non.

LYSANDRE.

Et moy je soûtiendray toûjours que si contre tous.

ERASTE.

Je vous feray pourtant confesser tout à l'heure qu'il n'est pas vray. Langoumois! hé! Langoumois!

ALCIPE.

Quel est ton dessein, avec ton Langoumois?

ERASTE.

J'auray raison de ce qu'il m'a dit là. Langoumois! Ce bourreau qui ne viendra pas!... Mais j'iray bien moy-mesme. (*A Lysandre.*) Attendez-moy, Monsieur, attendez-moy de pied ferme.

ALCIPE.

Il faut que je le suive et que je sçache ce qu'il veut faire.

## SCENE VII.

### LYSANDRE, HORTENSE, LA VICOMTESSE.

HORTENSE.

Où va donc ce fou-là? Lysandre, ne l'attendez pas, et rentrons plustost dans la salle, car je me deffie de son dessein.

LYSANDRE.

Ne vous allarmez pas, ce n'est point icy un lieu où vous deviez rien aprehender.

LA VICOMTESSE.

Aprés ce qui m'est arrivé, il y a lieu d'en craindre toutes choses, et surtout en ce moment où il a bien reconnu que vous parliez contre vostre pensée, pour vous joüer de luy.

LYSANDRE.

Je ne parle point contre ma pensée : l'*Andromaque* n'est pas des mieux escrites.

LA VICOMTESSE.

Ah! Lysandre.

HORTENSE, *à Lysandre.*

Rentrez, vous dis-je, car je tremble toûjours.

LYSANDRE.

Hé! Madame, ne craignez rien, je vous prie.

HORTENSE.

Helas! si l'esperance qu'un tel brutal a toûjours de m'épouser étoit bien fondée, que je serois malheureuse!

LYSANDRE.

Vous devez moins craindre cela que le reste. Je sçay ce que je sçay, et tout ira comme nous le souhaitons, Madame.

HORTENSE.

Ah! le voicy qui revient comme un tonnerre. Contentez-moy, et rentrez.

## SCENE VIII.

### ERASTE, HORTENSE, LYSANDRE, LA VICOMTESSE, ALCIPE.

ERASTE, *frapant de la main auparavant sur sa poche, et puis y foüillant avec les deux mains.*

Allons, morbleu! voicy de quoy, et il faut me convaincre autrement que vous n'avez fait.

HORTENSE, *pensant qu'il tire l'espée.*

Ah!

LA VICOMTESSE.

Ah!

ERASTE, *tirant un livre de sa poche.*

Voicy une autre *Andromaque*, que je viens de

querir et qui n'est point falsifiée comme la vostre. Montrez-moy un défaut dans celle-cy.

LYSANDRE.

Ouy, Monsieur, à livre ouvert, comme dans l'autre.

LA VICOMTESSE.

Ah! que j'ay eu peur, aussi bien que vous, Madame!

HORTENSE, *souriant en reprenant haleine.*

Ah! ah! j'en suis encore toute émuë, mais je me suis trompée heureusement.

ALCIPE, *riant.*

Hay! hay! il n'est pas si emporté que vous le croiez, Mesdames.

ERASTE.

Qu'avez-vous tous à rire? Nous allons voir un homme bien camus, car celle-là est sans faute. (*A Lysandre.*) A livre ouvert donc.

LYSANDRE, *à Alcipe.*

Il est vray qu'elle est sans fautes. Lisez un peu cet endroit-là, il y a cinq fautes en six vers.

ERASTE.

Vouloir trouver cinq fautes en six vers dans l'*Andromaque!* Cela n'est-il pas déplorable?

ALCIPE.

Ha! l'endroit est de ma connoissance, et il est vray :

..... Je pensay que la guerre et la gloire
De soins plus importans rempliroient ma memoire;
Que, mes sens reprenant leur premiere vigueur,
L'amour acheveroit de sortir de mon cœur.

Mais admire avec moy le sort, dont la poursuite
Me fait courir moy-mesme au piege que j'évite.

Est-ce bien écrire que de mettre : j'ay crû que la guerre et la gloire de soins plus importans *rempliroient ma memoire,* au lieu de : rempliroient mon esprit? La memoire ne se remplit que des choses passées, et memoire et esprit sont deux choses bien differentes.

LYSANDRE.

Il n'est rien de plus vray.

ERASTE.

Oh! vrayement ouy, Monsieur, il n'est rien de plus vray. Voila donc une faute; où sont les quatre autres?

ALCIPE.

Que, mes sens reprenant leur premiere vigueur,
L'amour acheveroit de sortir de mon cœur.

Cela est encore tres-mal écrit : car plus les sens sont vigoureux, plus on a de disposition à l'amour. Au moins il me le semble ainsi, mon cher cousin.

ERASTE, *à Alcipe et puis à Hortense.*

Le miserable! Vous le semble-t-il aussi, Madame?

HORTENSE.

Moy? je ne sçay pas cela.

ALCIPE, *à Eraste.*

Il faut dire *ma raison,* et non pas *mes sens.*

LYSANDRE.

Dit-on encore : *le sort dont la poursuite,* pour :

dont la persecution? *Me fait courir moy-mesme* ce *moy-mesme* n'est-il pas une belle cheville ?

ALCIPE.

Et de quatre, mon cher cousin.

HORTENSE.

Et puis, *courir au piege que j'évite*, par quel sortilege peut-on courir à ce qu'on évite?

ALCIPE, *à Eraste.*

Et cinq.

ERASTE, *à Hortense.*

Je vous y feray courir tantost, sans sortilege, en vous obligeant à m'épouser : ne vous en mettez pas en peine.

HORTENSE.

Si cela estoit, ce ne seroit point à ce que j'éviterois, mais à ce que je voudrois éviter.

LYSANDRE.

Madame répond juste, il faut dire : au piege que je voulois éviter, et non pas : que j'évite. Mais il y a vingt autres fautes de cette nature dans cette mesme scene.

LA VICOMTESSE.

Vous critiquez les endroits qu'il vous plaist.

LYSANDRE.

Je prendray la piece par la fin ou le commencement, pour montrer que je ne choisis pas. Tenez :

Il croit que, toûjours foible et d'un cœur incertain,
Je pareray d'un bras les coups de l'autre main.

Ces vers ne sont-ils pas dans vôtre *Andromaque,* Monsieur?

ERASTE.

Hé bien! qu'en voulez-vous dire?

LYSANDRE.

Dire *de l'autre main,* pour : de l'autre bras.

ERASTE, *en colere.*

Vous connoissez-vous en poësie? *Bras* a-t'il du rapport avec *incertain?* La rime y seroit-elle?

HORTENSE.

Non, mais la raison y seroit.

LA VICOMTESSE, *à Lysandre.*

Mais commencez un peu par les premiers vers de la piece, puis qu'il n'y a rien de bien escrit.

ERASTE.

Fort bien, Madame, je l'allois dire.

LYSANDRE.

Comme il vous plaira. Les voicy :

Ouy, puisque je rencontre un amy si fidelle,
Ma fortune va prendre une face nouvelle,
Et deja son courroux semble s'estre adoucy.

Je ne les ay pas falsifiez, au moins. Dit-on : *le courroux de ma fortune?* La fortune en general peut avoir du courroux; mais quand *fortune* signifie la condition, la miserable posture de quelqu'un, peut-on dire : ma miserable posture a du courroux contre moy, ou bien : a adoucy son courroux?

ERASTE.

Dieu me damne! je me trouve icy avec des gens bien sçavans.

LYSANDRE.

Voicy un autre endroit où *Oreste* dit à *Pylade :*

Mais dis-moy de quels yeux Hermione peut voir
Ses attraits offencez et ses yeux sans pouvoir ?...

HORTENSE.

*De quels yeux* une mesme personne *peut voir ses yeux !* Voilà une estrange justesse d'expression.

LA VICOMTESSE.

Pour moy, je trouve cela bien.

ERASTE.

Et moy aussi.

ALCIPE, *riant, à Lysandre.*

Lisez un peu l'endroit où *Pirrhus* vient à l'audience d'*Oreste,* et ce qu'*Oreste* luy dit.

HORTENSE.

Ah ! ne nous embarrassez point de cela ; nous n'aurions jamais fait, si l'on vouloit examiner cette belle harangue qui est toute pleine de fautes.

ERASTE.

On vous en croira, ma belle.

LYSANDRE.

Il n'y a pas d'endroits dans la piece où je n'en trouve, vous dis-je.

ERASTE, *prenant le livre.*

Ouy ? Oh ! trouvez-m'en donc en celuy-cy ! Je le prendray par tant de costez que je l'attraperay.

Je l'ay veu vers le temple, où son hymen s'appreste,
Mener en conquerant sa nouvelle conqueste
Et, d'un œil qui desja devoroit son espoir,
S'enyvrer en marchant du plaisir de la voir.

LA VICOMTESSE.

S'est-il jamais rien dit de si juste et de si beau?

ERASTE.

Pardonnez-moy, Madame, cela est plein de fautes.

HORTENSE.

Ce seroit une pitié qu'il n'y eust rien de juste dans toute une piece.

LYSANDRE.

Ne nous excusez pas encore, Madame; cela n'est pas si bien qu'il se l'imagine.

ALCIPE.

Non, cela ne vaut gueres mieux que le reste.

ERASTE.

Quoy?

D'un œil qui déja devoroit son espoir,
S'enyvrer en marchant du plaisir de la voir.

Cela n'est pas magnifique? Allez, maudits critiqueurs, il vient de vous enyvrer vous mesmes, vous ne sçavez plus ce que vous dites. C'est un endroit où j'ay veu tout le monde se recrier.

LA VICOMTESSE.

Oh! pour cela, Messieurs, vous avez le goust depravé.

ALCIPE.

Non, Madame, on ne sçauroit dire qu'*un œil devore son espoir*.

ERASTE.

Et moy, traistre, je te devore bien des yeux, quand je t'entends parler si sottement : pourquoy ne veux-tu pas qu'un œil devore ?

HORTENSE.

Hé ouy ! Mais un homme aussi bien nourry qu'Alcipe seroit un meilleur morceau qu'un espoir.

LYSANDRE.

En effet, c'est une viande un peu creuse qu'un espoir. Mais en voila assez ; Monsieur doit estre desabusé par cet échantillon.

ERASTE.

Moy ? je dis toûjours que la piece est belle.

ALCIPE.

Tu fais bien ; garde-toy bien de te desdire.

HORTENSE, *à Eraste*.

J'ay pourtant gaigné ma cause en dépit de vous.

ERASTE.

Ouy, mais, en dépit de vous aussi, nous n'en épouserons pas moins aujourd'huy, et j'ay dequoy vous braver, puisque je me vois à couvert du méchant tour que vous me vouliez joüer cette nuit.

HORTENSE.

*Andromaque* en dit autant aux Grecs aprés la mort de *Pirrhus*. Elle ira jusques dans Sparte

les braver tous, *puis qu'elle voit son fils à couvert de leurs coups.* Mais il se trouve qu'elle dit cela lors que son fils est le plus en danger, estant entre les mains de *Phenix* qui conseilloit à *Pirrhus* de le livrer. Vous pourriez aussi crier : « Ville gaignée ! » que vous ne tiendriez encore rien.

ALCIPE.

Ses petites reparties sont justes.

## SCENE IX.

### HORTENSE, LYSANDRE, ALCIPE, ERASTE, LA VICOMTESSE, LISE.

HORTENSE.

Où vas-tu, Lise ?

LISE.

Madame m'a commandé d'envoyer querir le notaire pour faire le contract de mariage.

HORTENSE.

Quoy ! tu me dis vray, c'est pour faire mon contract avec Eraste ?

LISE.

Ouy, Madame a dit qu'elle vouloit vous voir mariée sans remise et nous faire dancer aujourd'huy : ce sont ses propres paroles. Mais adieu, j'ay ordre de faire diligence.

## SCENE X.

### ERASTE, HORTENSE, LA VICOMTESSE, LYSANDRE, ALCIPE.

ERASTE, *faisant deux ou trois pas de danse.*

La la la la la la, nous dancerons donc aujourd'huy, Madame? Je me sens le plus dispos du monde pour cela. Mais ce brave monsieur qui vous vouloit enlever commencera par le bransle de sortie, car je croy qu'il n'a plus que faire icy.

LYSANDRE.

Mon cavalier, je vous apprendray à traitter les gens avec honneur.

ERASTE, *mettant la main sur la garde de son espée.*

Mon brave, voicy de quoy vous répondre et deffendre le terrain.

ALCIPE, *se jettant à luy.*

Cousin, es-tu raisonnable? Ne te mocques-tu pas du monde?

LYSANDRE, *à Hortense.*

Madame, ce brutal me fera icy perdre le respect que je vous dois.

HORTENSE, *arestant Lysandre.*

Soyez plus moderé, Lysandre, je vous en prie. Ouy, insolent, je le dis encore : quelque resolution que ma mere ait prise, j'espouseray plustost un monstre que toy.

ERASTE.

Nous le verrons, nous le verrons.

ALCIPE.

Veux-tu encore tout perdre, quand les choses sont en si bon train ?

ERASTE.

Non, non, voicy la mere qui nous accordera.

## SCENE XI.

### SYLVIANE, ERASTE, LYSANDRE, ALCIPE, LA VICOMTESSE, HORTENSE.

ERASTE, *à Sylviane.*

Madame, vous venez à propos pour finir une dispute qu'on fait encore à dessein de reculer nostre mariage. Je vous prie d'asseurer vostre fille que ce sera pour aujourd'huy, Madame : elle ne m'en veut pas croire.

SYLVIANE.

Non, Eraste, j'ay changé d'avis. Ce ne sera point aujourd'huy, ny jamais, et ma fille n'est point du tout vostre fait.

ERASTE.

Comment, Madame! est-ce une action de gens d'honneur de manquer ainsi à sa parole?

HORTENSE, *à Eraste.*

*Pirrhus* est si honneste homme, à ce que vous dites, quoyqu'il en manque à *Hermione* aprés avoir promis de l'épouser, une heure auparavant.

SYLVIANE, *à Hortense.*

Taisez-vous. (*A Eraste.*) Je me justifieray de cette action devant tout le monde, s'il en est besoin. Cependant j'ay apris de Cleonte que vous devez deux fois plus que vostre bien ne vaut et que vous nous vouliez tromper. Le Ciel n'a pas permis que vous ayez reüssi, (*à Lysandre qu'elle prend par la main*) dont je luy en rends grace. Allons, Lysandre, je vous donne ma fille aux conditions que vostre pere m'a fait proposer. J'ay envoyé querir le notaire pour regler toutes choses.

LA VICOMTESSE.

Ah! ne vous en allez pas sans moy.

HORTENSE.

Ha! Madame, nous n'avons garde; passez devant.

ERASTE.

Morbleu!

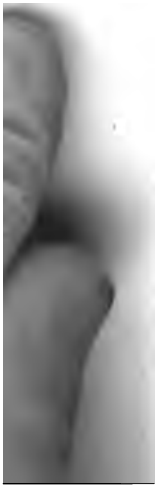
ALCIPE.

Voila ce que t'a valu l'*Andromaque*. L'auteur te doit estre bien obligé. Mais allons, viens! Tu n'as qu'à soûpirer quelque temps pour la Vicomtesse, dans les formes, et....

ERASTE.

Je feray ce que je voudray.

FIN.



## *NOUVELLE COLLECTION MOLIÉRESQUE*

Tirage à 300 exemplaires sur papier vergé, 15 sur papier de Chine et 15 sur papier Whatman.

EN VENTE

*Oraison funèbre de Molière,* par de Vizé. . . . . 4 fr.
*Mélisse,* tragi-comédie attribuée à Molière . . . . . 6 fr.
*Récit de la Farce des Précieuses,* tragi-comédie attribuée à Molière. . . . . 3 50
*Le Portrait du Peintre,* ou la Contre-Critique de *l'École des Femmes,* comédie de Boursault. . . . . 4 fr.
*Notes et Documents sur les Théâtres de Paris au XVII^e siècle,* extrait des manuscrits de du Tralage. . . . . 5 fr.
*L'Ombre de Molière,* comédie de Brécourt. . . . . 4 50
*La Coupe du Val de Grâce,* suivie de l'*Épître à Mignard,* attribuée à Molière . . . . . 4 fr.

Sous presse : *La Veuve à la mode,* comédie de de Visé, attribuée en partie à Molière.

---

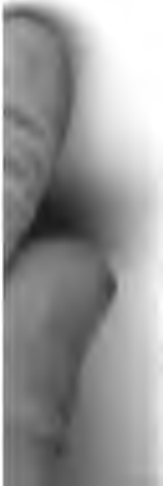
DANS LE MÊME FORMAT

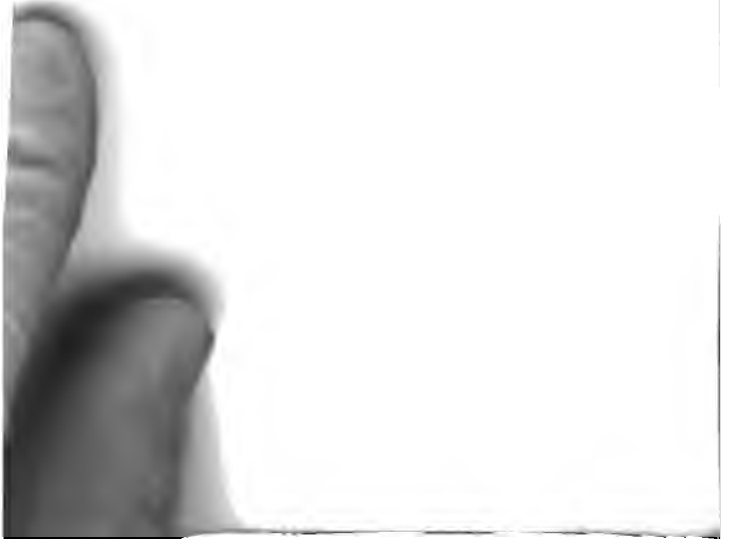
## ÉDITIONS ORIGINALES DE MOLIÈRE

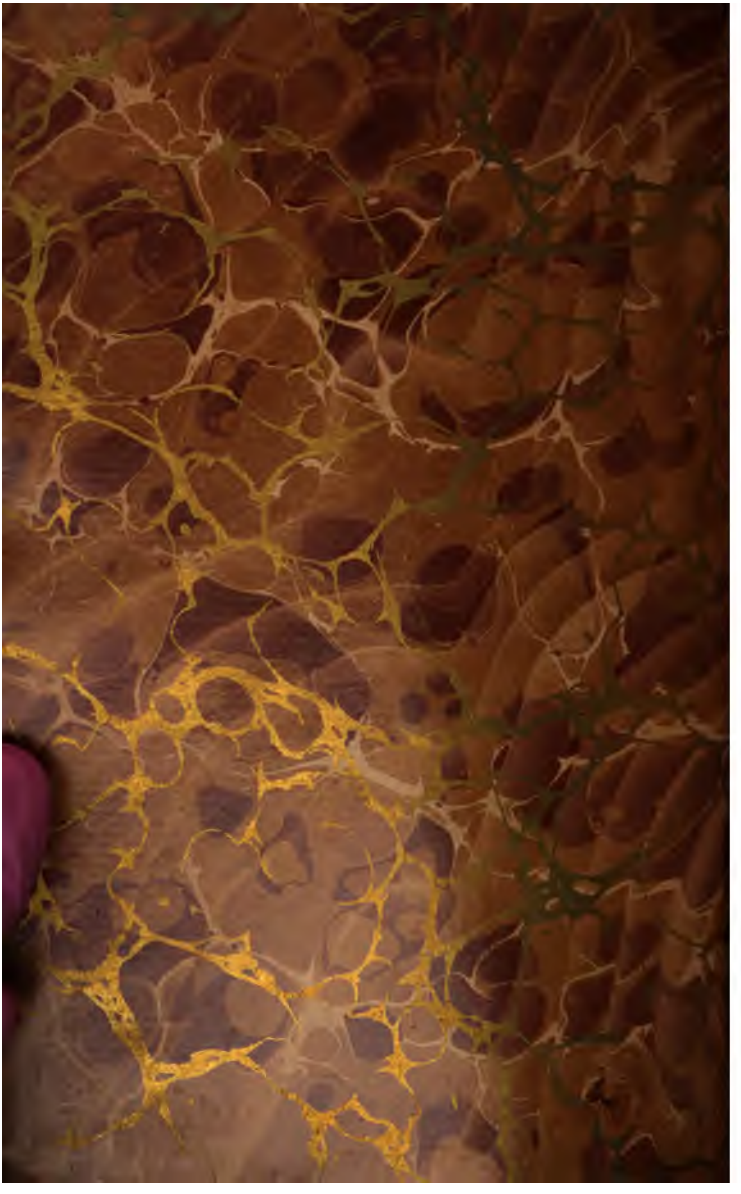
Réimprimées par les soins de L. LACOUR et P. CHÉRON

L'AMOUR MÉDECIN (avec grav.). *Épuisé.* Ne se vend pas seul.— PRÉCIEUSES RIDICULES, 5 fr. — L'ESTOURDY, 7 fr. — SGANARELLE, 6 fr. — DÉPIT AMOUREUX, 9 fr. — L'ESCOLE DES FEMMES (avec gravure), 9 fr. — LA CRITIQUE DE L'ESCOLE DES FEMMES, 6 fr. — L'ESCOLE DES MARIS (avec gravure), 7 fr. — LE MARIAGE FORCÉ, 5 fr. — LE BOURGEOIS GENTILHOMME, 10 fr. — LES FACHEUX, 6 fr. — LE MÉDECIN MALGRÉ LUY (avec gravure), 8 fr. — LE MISANTROPE (avec gravure), 8 fr. - LE SICILIEN, 5 fr. — TARTUFFE, 8 fr. — MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, 8 fr. — AMPHITRYON, 7 fr. — L'AVARE, 10 fr. — GEORGE DANDIN, 9 fr. — LES FOURBERIES DE SCAPIN, 7 fr. — LES FEMMES SÇAVANTES, 7 fr. 50. — PSYCHÉ, 7 fr. — LES PLAISIRS DE L'ILE ENCHANTÉE, 9 fr.

Avril 1881.







3 2044 019 559 442

MAY 3 1912

APR 17

DUE MAR 31 '55

DUE JUN 17 '47

MAY 12 '62 H

WITHDRAWN
SEP 10 1976
CANCELLED